

UNIVERSITE JEAN MONNET - SAINT-ETIENNE

CENTRE JEAN PALERNE

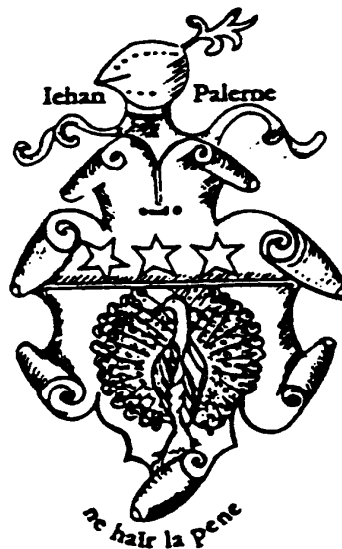
ΣΥΝΤΑΚΤΙΚΑ

**SYNTAKTIKA**

BULLETIN D'INFORMATION DU CENTRE DE RECHERCHE

EN SYNTAXE ET EN SEMANTIQUE

DU GREC ANCIEN



N° 41

octobre 2011

Faculté des Arts, Lettres et Langues  
35 rue du 11 Novembre

42023 SAINT-ETIENNE-CEDEX 2

Bulletin gratuit composé et diffusé par le  
Centre de Recherche en Syntaxe et Sémantique du Grec ancien Centre Jean Palerne  
Faculté des Arts, Lettres et Langues  
Université Jean Monnet Saint-Etienne  
35 rue du 11 Novembre  
F - 42023 Saint-Etienne Cedex

**Directrice du bulletin :**

**Sandrine Longera-Coin**

**Ancien directeur :**

**Bernard Jaquinod**

Composé par Sandrine Coin-Longera

ISSN 1148-2656

## Considérations lexicales et grammaticales sur quelques fragments de Parménide

André Sauge

(Genève)

*A propos de Marcinkowska-Rosól, Maria. Die Konzeption des "noein" bei Parmenides von Elea. Berlin; New York: Walter de Gruyter, 2010. 284 p. \$140.00. ISBN 9783110217599.*

Que l'on me permette d'exprimer ma reconnaissance, d'abord au comité éditorial de la revue *Bryn Mawr Classical Review*, dont les remarques m'ont obligé à resserrer l'argumentation et à corriger des approximations, ensuite à M. Rémy Viredaz, de Genève, qui, lui, m'a permis de corriger des erreurs. Son examen d'expert exact et pointilleux de toute hypothèse phonétique et étymologique est extrêmement précieux ; je n'ai pas renoncé à toutes les hypothèses qu'il jugeait au moins établies sur des bases vacillantes. J'ai corrigé ce qui était manifestement erroné. Le désaccord porte essentiellement sur ma lecture de *pleon*, fin du fragment 16, et sur l'hypothèse de la syncope. « Tant pis, je persiste, lui ai-je dit. Je suis assez convaincu que ce sera tant mieux pour Parménide. ». Enfin, je remercie la revue *Syntaktika* d'avoir bien voulu accueillir un article qui offre, sur plus d'un point, matière à discussion.

La thèse récemment publiée de Mme Marcinkowska-Rosól a été l'occasion de mon propre examen du texte des fragments de Parménide. Comme ce qui était en jeu, ce n'était pas seulement les lectures proposées dans la thèse, mais également celle des différents éditeurs, mentionnés en fin d'article, j'ai élargi l'examen à l'ensemble des fragments ; le premier de la liste suivante, par exemple, n'a pas fait l'objet d'une discussion de la part de l'auteur de la thèse. Le présent article est toutefois conçu comme une discussion, pas à pas, des différentes lectures, morphologiques, grammaticales, lexicales, proposées dans son ouvrage.

Une discussion préalable de l'interprétation du sens de  $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu$  par Mme Marcinkowska-Rosól, également désignée sous le sigle l'A., permettra d'expliciter les données du problème.

## Noεῖν

Cette dernière part de la définition de *noos* par K. von Fritz pour qui la notion centrale, dans l'épopée, est celle de « l'intelligence de la situation ». Elle conteste que cette définition, d'abord, décrive correctement les emplois homériques, ensuite qu'elle convienne aux usages de Parménide. Partant (p. 32) d'un emploi dans le fragment 8, vers 7-9<sup>1</sup>, elle affirme qu'il est impossible que  $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu$  y désigne un « acte cognitif rattaché de manière immédiate – par intuition – à un objet ». Dans le contexte, l'emploi exclut l'idée d'une « perception » et de la « connaissance intuitive » qui en découle. Or ce sont-là deux notions (« *wahrnehmen* », « *erkennen* », « percevoir », « reconnaître ») que les auteurs, qui acceptent les conclusions de l'étude de K. von Fritz, attribuent au verbe.

Suffit-il d'un exemple pour tirer une conclusion sur le sens d'un verbe ? Les conclusions tirées de l'exemple sont-elles pertinentes ?  $\text{Οὐκ ἔάσσω φάσθαι}$  se laisse aisément interpréter : « Je ne te laisserai pas croire / imaginer... ». Certes, que pourrait bien signifier  $\text{οὐκ ἔάσσω } \nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu$  : « Je ne te laisserai pas 'percevoir' ou 'reconnaître' » que l'être pourrait être augmenté à partir du non-étant<sup>2</sup> ? L'A. en déduit que  $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu$  dans l'œuvre de l'Eléate peut être traduit, en tous contextes, par « *Denken* », « *Penser* ». Reposons la même question en adoptant cette dernière signification : que pourrait bien signifier : « Je ne te laisserai pas *penser* » que de l'être vient du non-étant ? La déesse qui instruit son disciple en quête de connaissance pourrait-elle l'empêcher de « penser » à

---

<sup>1</sup> Πῆι πρόθεν αὐξηθέν (sc. τὸ ὄν) ; οὐδ' ἐκ μὴ ἐόντος ἔάσσω φάσθαι σ' οὐδέ  $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu$ . « De quelle façon l'étant serait-il augmenté ? A partir du non-étant ? Je ne te le laisserai pas dire ni penser. » La traduction tient compte de l'interprétation de l'A. Elle devra être modifiée.

<sup>2</sup> Malgré les avertissements de M. Conche, j'adopte au moins par commodité de la traduction, l'équivalent τὸ ἐόν, « l'étant ». Nous verrons plus loin que ce qui est véritablement en cause dans la traduction du participe nié, c'est le sens de la négation μή.

quoi que ce soit ? Quelque chose fait difficulté dans la traduction : le tort, c'est de considérer que, d'une langue à une autre, il est possible de transférer du sens mot à mot. Νοεῖν, ce n'est tout à fait ni « percevoir », ni « reconnaître », ni « penser », ni « Denken ». Mais cela ne signifie pas que nous ne puissions pas entendre, dans notre langue, l'écart différentiel du sens originel du mot.

Les emplois de l'*Iliade* nous apprennent que νοεῖν, et le nom d'action qui en est le corrélat, νόος, comportent une notion complexe : à l'appui d'*indices* (relevant de la perception) *saisir l'opportunité d'une action* qui permet à l'agent *de l'emporter* sur le champ de bataille, par exemple, *ou de faire valoir son point de vue* lorsqu'il s'agit de prendre une décision. Le *noos* peut triompher au conseil ou au combat. Le *noos* désigne l'exercice d'une *intelligence sélectionnant dans une situation les traits* qui permettront à celui qui en fait usage de *se sortir d'un mauvais pas ou d'obtenir un succès*. Le *noos* est donc un agent essentiel dans l'obtention d'un gain (prix de la victoire, par exemple, vie sauve, etc.). La manifestation complète de la notion implique un parcours : percevoir, réfléchir (interpréter la valeur négative et positive de ce qui est perçu), élaborer un plan d'action, anticiper l'efficacité du plan, ce qui entraîne alors une action immédiate. Νοεῖν, avant que de penser, c'est d'abord *exercer son intelligence en situation*. De ce point de vue, l'analyse de K. von Fritz était irrécusable<sup>3</sup>. L'usage de la notion n'implique pas que toutes les places décrites ci-dessus sont occupées ou que, en tous contextes, le temps de la réflexion, par exemple, sera le même. Νοεῖν, cela pourra consister simplement à « envisager un plan » pour obtenir un résultat ou « imaginer un lieu » où l'on pourrait agir avec profit<sup>4</sup>. L'idée de l'exercice de l'intelligence en vue de l'obtention d'un résultat est essentielle à la notion. Un aphorisme que nous livre un fragment d'Aristophane nous l'explique : δύναιται γὰρ ἴσον τῷ δρᾶν τὸ νοεῖν [fr. 691 K.] « Νοεῖν signifie à peu près la même chose qu'agir ». Du point de vue de l'étymologie, il est vraisemblable que les mots de la famille se rattachent à une racine \*nes-

<sup>3</sup> Voir *Classical Philology*, 38 (1943), pp. 79-93. J'ai poursuivi l'analyse en insistant sur le lien de l'activité noétique avec l'obtention d'un succès dans une délibération ou au combat. Voir A. Sauge, *De l'épopée à l'histoire. Fondement de la notion d'historié*, 1992, pp. 32-39.

<sup>4</sup> Voir, à ce propos, l'occurrence du chant 15 de l'*Iliade*, vv. 80-83. Héra s'élance de l'Ida vers l'Olympe, aussi rapide que le *noos* d'un homme qui a parcouru le monde et qui νοεῖ : « Ah ! Si j'étais là-bas ou encore là-bas ! ». Le νοεῖν de l'homme s'achève, dans ce cas, à atteindre, par l'imagination, un lieu où il souhaiterait se trouver ; il s'achève à une simple *visée*.

« assurer le retour », « sauver<sup>5</sup> ». Le *noos* est l'agent par excellence du salut. Des quatre valeurs homériques qu'énumère l'A., elle ne retient pas celle qui est la plus pertinente (sous 4, p. 35) : « ersinnen » - hier bezeichnet νοεῖν den der Handlung direkt vorausgehenden, meistens plötzlichen, geistigen Akt, der sich auf das Praktische und Nützliche konzentriert und in dem ein Ausweg aus einer Situation, der nächste Schritt, ein Plan etc. erdacht wird. » (Malheureusement, elle ne nous explique pas comment elle a déduit cette signification.)

En conclusion, de la formule qui a servi de base à la discussion, οὐδ' ἐκ μὴ ἐόντος ἔασσω φάσθαι σ' οὐδὲ νοεῖν, je proposerai la traduction provisoire suivante : « Je ne te laisserai pas te dire (=imaginer / croire) ni même (simplement) *envisager (la possibilité)* que du non-étant produise (de l'étant) ». L'emploi de l'aspect duratif, νοεῖν, tient en suspens la valeur terminative impliquée par la notion.

## Examen de quelques fragments

Par hypothèse, après un prologue qui raconte comment le narrateur a accédé à la lumière, le poème de Parménide était divisé en deux parties, l'une consacrée à *Aletheia*, « la vérité », l'autre à *Doxa*, « les croyances ». J'examinerai les fragments dont le texte grec ou la lecture grammaticale paraissent devoir être révisés, dans l'ordre de leur classement dans Diels - Kranz. Le premier passage n'a pas fait l'objet d'une discussion de la part de l'A. On trouvera en fin d'article une brève énumération des auteurs que j'ai consultés pour l'établissement et la discussion du texte de manière générale.

---

<sup>5</sup> Ruijgh en faisait la suggestion *in* (1967), p 371 ; voir également mes remarques dans l'ouvrage cité ci-dessus, 1992, note 21, p. 54. Au moment d'accueillir l'initiant qu'elle instruira, la déesse lui dit ἐπεὶ οὐ τι σε μοῖρα κακὴ προὔπεμπε νέεσθαι / τήνδ' ὁδόν : « Car ce n'est pas une puissance distributrice du lot des lâches qui t'a accompagné pour *parcourir avec succès* cette route... ».

Fragment 1, vers 1-5

ἵπποι ταί με φέρουσιν, ὅσον τ' ἐπὶ θυμὸς ἰκάνοι,  
πέμπον, ἐπεὶ μ' ἐς ὁδὸν βῆσαν πολύφημον ἄγουσαι  
\*δαίμονες, ἢ κατὰ πάντα ἄγη φέρει εἰδότα φῶτα·  
τῆι φερόμην, τῆι γάρ με πολύφραστοι φέρον ἵπποι  
ἄρμα τιταίνουσαι, κοῦραι δ' ὁδὸν ἡγεμόνευον.

\*δαίμονες plutôt que δαίμονος, pour des raisons sémantiques. Le participe ἄγουσαι ne peut qualifier le comportement des ἵπποι, lesquelles « portent », mais ne sont pas conductrices. Voir plus bas : κοῦραι δ' ὁδὸν ἡγεμόνευον, identiques aux ἄγουσαι δαίμονες.

\* παν τάτη / παντα τη manuscrits : πάντα ἄγη correction personnelle. « Les cavales qui me portent aussi loin que mon désir atteint son objet\*, me firent cortège, après que des divinités qui me conduisaient m'eurent fait pénétrer sur la voie aux signes nombreux (?), voie qui transporte un homme jusqu'à la révélation complète des formules sacrées\*\* (les paroles initiatiques / les mystères). C'est sur cette voie que j'étais transporté. Car c'est là que les cavales attentives à toutes sortes de signes m'emmenaient, tirant le char, traits tendus, et de jeunes (déesses nourricières\*\*\*) me guidaient. »

\* ἰκάνοι : étant donné le temps du verbe principal (indicatif présent, donc à valeur durative et/ou itérative), l'optatif comporte nécessairement, ici, une valeur itérative ; il est donc un substitut du subjonctif. Cela ne signifie pas que Parménide a été initié plusieurs fois, mais que son initiation a été l'un ces objets du désir auxquels il ne renonçait pas avant de les avoir atteints.

\*\* κατὰ πάντα ἄγη φέρει εἰδότα φῶτα : Deux manuscrits portent παν τάτη, d'autres πάντα τῆι, ce qui n'a pas de sens. Diverses corrections

ont été proposées, dont ταύτη. La solution n'est pas satisfaisante<sup>6</sup>. Bollack a maintenu la leçon retenue par Diels, Heitsch, etc., ἄστη, mauvaise lecture du codex N (voir M. Conche, p. 42, au vers 3). Un homme εἰδώς est un homme initié ou je dirai plus précisément, s'initiant aux mystères<sup>7</sup>. Selon les valeurs du parfait, je considère en effet que le participe ne signifie pas « initié » (« savant »), mais soit « celui à qui l'on fait voir (connaître) un contenu », « celui à qui est révélé un contenu » médiatisé par les formules sacrées (ἄγη), soit « celui qui se représente » ce que lui signifient les paroles sacrées (= que seuls des initiés peuvent entendre). Contrairement à ce que note Burkert, la construction du participe en contexte n'est pas absolue. En fonction de la valeur du participe, je fais l'hypothèse que \*τατη est une erreur de lecture pour τααγη (TA(A)ΓΗ > TATH). Je propose la reconstitution d'une suite primitive κατὰ πάντα / ἄγη. Τὰ ἄγη chez Thucydide, 2, 13, 1 suggère que l'aspiration (\*sag- > hag-) était encore ressentie à la fin du 5<sup>e</sup> siècle. Conformément à la langue homérique, Parménide respecte l'aspiration (cf. fragment 6, 3, ἀφ'όδοῦ). Pour l'absence d'élision de la désinence α devant aspirée, voir *Iliade*, 1, 532 : εἰς ἄλα ἄλτο<sup>8</sup>. Voir également *Il.* 3, 376 devant ἄμ(α) ; etc.. L'aspiration n'interdit pas nécessairement l'élision ; il arrive qu'elle permette d'en faire l'économie.

La confusion τατη / ταγη, est attestée ailleurs, dans le manuscrit aux *scholies* sur l'*Haliétique* d'Oppien, Livre I, vers 650 : προσταγῆ (cod. πάτη).

J'adopte donc l'explication selon laquelle *hagos* dérive d'une racine qui a produit en latin *sanc-tio*, en allemand *sag-en* (rapprochement proposé par Ernout – Meillet, *DELL*, sous *sancio*). La racine verbale signifiait « prononcer une formule qui place un individu sous juridiction divine » (*en-hagēs* en grec) d'où « consacrer », remettre à la puissance divine. Par métonymie, les formules initiatiques peuvent être dites « sacrées », « chargées de puissance divine » ; en

<sup>6</sup> Voir la traduction de M. Conche (p. 42) : « Elles me mirent sur la voie... qui, à l'égard de tout <ce qu'il y a>, mène à celle-ci l'homme mortel. ». La voie qui mène à « celle-ci » est déjà la voie sur laquelle les divinités ont conduit ! La conjecture est de Cordero.

<sup>7</sup> Voir Burkert, W. « Das proömion des Parmenides und die Katabasis des Pythagoras », *Phronesis* 14, 1969, p. 5, article repris in *Kleine Schriften*, VIII, pp. 1-26. Sur l'appartenance de Parménide à une tradition initiatique des *iatromantis*, voir Kingsley, P. *Dans les antres de la sagesse. Etudes parménidiennes*, Les Belles Lettres, 2007, traduit de l'anglais *In the Dark Places of Wisdom*, 1999.

<sup>8</sup> Il faut donc écrire le verbe ἄλτο (avec aspiration) malgré Hérodien.



tant que telles, elles ne pouvaient être divulguées sans précautions. La première audace de Parménide aura consisté à *écrire* un contenu initiatique, ce qui entraînait sa *profanation*. Un moment décisif de la « naissance de la philosophie<sup>9</sup> » aura été celui de l'écriture, c'est-à-dire de la publication de ce qui était traditionnellement réservé à un cercle d'initiés (les savoirs secrets de l'initiation royale et sacerdotale, portant sur la divination, le droit, les techniques de guérison et d'immortalisation).

Je construis donc la relative de la manière suivante : (ὁδὸν) ἢ κατὰ φέρει φῶτα εἰδῶτα πάντα ἄγη.

\*\*\* κοῦραι : le mot est probablement formé sur la racine κορε- (voir Chantraine, *DELG* s.u.). Je fais l'hypothèse d'une valeur active et non passive de la notion en contexte<sup>10</sup> : les divinités sont « en âge de nourrir ». Il

---

<sup>9</sup> Voir également le geste d'Héraclite consacrant son livre dans le temple d'Artémis à Ephèse in *DK, Testimonia*, Diogène Laërce, IX, *Heracleitos*, 8 : τὸ δὲ φερόμενον αὐτοῦ βιβλίον ἐστὶ μὲν ἀπὸ τοῦ συνέχοντος Περί φύσεως, διήρηται δὲ εἰς τρεῖς λόγους, εἷς τε τὸν περὶ τοῦ παντὸς καὶ πολιτικὸν καὶ θεολογικόν. (6) ἀνέθηκε δ' αὐτὸ εἰς τὸ τῆς Ἀρτέμιδος ἱερόν, ὡς μὲν τινες, ἐπιτηδεύσας ἀσαφέστερον γράψαι, ὅπως οἱ δυνάμενοι <μόνοι> προσίοιεν αὐτῷ καὶ μὴ ἐκ τοῦ δημῶδους εὐκαταφρόνητον ἦι. τοῦτον δὲ καὶ ὁ Τίμων [fr. 43 D.] ὑπογράφει λέγων· 'τοῖς δ' ἐνὶ κοκκυστῆς ὀχλολοῖδορος Ἡράκλειτος αἰνικτῆς ἀνόρουσε'. Θεόφραστος δὲ φησὶν ὑπὸ μελαγχολίας τὰ μὲν ἡμιτελῆ, τὰ δὲ ἄλλοτε ἄλλως ἔχοντα γράψαι. (35) σημεῖον δ' αὐτοῦ τῆς μεγαλοφροσύνης Ἀντισθένης φησὶν ἐν Διαδοχαῖς [FHG III 182\*]: ἐκχωρῆσαι γὰρ τὰδελεφῶι τῆς βασιλείας. τοσαύτην δὲ δόξαν ἔσχε τὸ σύγγραμμα, ὡς καὶ αἰρετιστὰς ἀπ' αὐτοῦ γενέσθαι τοὺς κληθέντας Ἡρακλειτείου. Le geste d'Héraclite comporte des intentions ambivalentes : il écrit en prose ; son texte n'est donc pas destiné à la récitation orale ; il doit être lu ; il sera réservé à une élite. Mais, en même temps, le livre est déposé dans un temple d'Artémis : il divulgue, certes en un langage ésotérique, des secrets d'initiation. Son auteur a procédé à cette divulgation pour un groupe restreint de destinataires (une élite aristocratique) ; toutefois, à partir du moment où l'ouvrage est publié, il l'est dans un espace ouvert à tous (un temple) ; est aristocrate non plus celui qui est le membre d'un groupe d'appartenance, mais celui qui est capable de lire l'ouvrage primitivement déposé dans le temple. Il reste que l'esprit dans lequel agit Parménide est fort différent : en composant un poème en hexamètres dactyliques, il destine ses contenus à être entendus de tous. En le faisant écrire (ou en l'écrivant lui-même), il en assure la mémoire. Héraclite et Parménide donnent à l'écriture deux fonctions opposées ; pour l'un, elle continue les rites initiatiques, elle assure l'existence d'un cénacle, pour l'autre, elle est le mémorial d'une parole potentiellement destinée à être entendue de tous.

<sup>10</sup> Rémy Viredaz (Genève) me fait remarquer que la valeur « active » du mot que je suppose est peu probable. Je maintiens la suggestion, tout en reconnaissant sa fragilité. Il faudra un examen de tous les contextes d'emploi du mot dans la langue épique et lyrique pour confirmer ou infirmer l'hypothèse. Dans le cas des déesses κοῦραι, l'hypothèse d'une haplologie (κουροτρόφοι > κοῦραι) est-elle aberrante ? Burkert (o.c., p. 14, en note) attire l'attention sur l'usage de ce concept dans un contexte initiatique ; « κούρος ist der ins Heiligtum Aufgenommene » : c'est le titre conféré à celui qui est « accueilli dans un espace sacré ». L'initiation est un nourrissement.

s'agit de divinités qui guident le locuteur dans son initiation. Il est peut-être vain de chercher à les identifier ; l'essentiel est le nom générique sous lequel elles sont désignées : ce sont des δαίμονες, des puissances divines qui servent d'intermédiaire avec le monde humain en répartissant les lots. Les Héliades, qui accueillent l'attelage du soleil à la fin de son parcours diurne, sont des κοῦραι : elles sont chargées du soin de l'attelage. La déesse qui accueille l'initiant l'interpelle du nom de κοῦρος. La traduction par « jeune homme ! » (Conche, Bollack, etc.) est inadéquate. « Elève » est également difficile à utiliser (« Elève Parménide, levez-vous ! »). L'italien a l'avantage de « alunno ». L'usage de « nourrisson » dans ce sens est vieilli (voir le grand Robert, « nourrisson des Muses »), mais il a au moins le mérite d'être adéquat. Si j'avais à traduire, je n'hésiterais pas à introduire « alumne » en français.

## Fragment 2

εἰ δ' ἄγ' ἐγὼν ἐρέω, κόμισαι δὲ σὺ μῦθον ἀκούσας,  
αἴπτερ ὁδοὶ μοῦναι διζήσιός εἰσι νοῆσαι·  
ἢ μὲν ὅπως ἔστιν τε καὶ ὡς οὐκ ἔστι μὴ εἶναι,  
Πειθοῦς ἔστι κέλευθος, Ἄληθείῃ γὰρ ὀπηδεῖ,  
ἢ δ' ὡς οὐκ ἔστιν τε καὶ ὡς χρεώ\* ἔστι μὴ εἶναι,  
τὴν δὴ τοι φράζω παναπευθέα ἔμμεν ἀταρπὸν·  
οὔτε γὰρ ἂν γνοίης τό γε μὴ ἔον (οὐ γὰρ ἀνυστόν)  
οὔτε φράσαις.

\* Sur la lecture de χρεώ, voir le commentaire ci-dessous et l'appendice en fin d'article. La lecture χρέον, au sens de « qui a besoin » me paraît également possible, voire préférable. Il suffit de supposer une alternance χρεῖον > χρέον selon l'analogie de χρύσειον > χρύσειον.

Je propose la traduction suivante : « Quand tu auras entendu le sens (μῦθον) de ce que je vais te dire, prends-en soin<sup>11</sup> ; je vais te dire quelles sont les seules voies de la recherche à *envisager* (νοῆσαι) : l'une qu'il est (il y a) et que, corrélativement, ne pas pouvoir être / n'être en aucun cas n'est pas<sup>12</sup>, telle est la voie de Persuasion, car elle est la compagne de Vérité ; l'autre, qu'il n'est pas (qu'il n'y a pas) et que, corrélativement, il y a besoin qu'il n'y ait pas, je te fais remarquer qu'aucune trace ne te signalera l'existence de ce sentier, car tu ne saurais du moins reconnaître ce qui ne peut pas être – il n'est pas possible, en effet, que la recherche à son sujet touche à un terme – ni tu ne saurais le faire remarquer. »

Mme Maria Marcinkowska-Rosół accorde, dans ses considérations (pp. 45-91), une grande importance au fait que, dans les propositions ἡ μὲν ὅπως ἔστιν τε καὶ ὡς οὐκ ἔστι μὴ εἶναι / ἡ δ' ὡς οὐκ ἔστιν τε καὶ ὡς χρεῶν ἔστι μὴ εἶναι, les deux noyaux verbaux ὅπως ἔστιν τε καὶ ὡς οὐκ ἔστι n'ont pas de sujet exprimé (pp. 45 sqq.). En cela, elle poursuit la réflexion d'une longue tradition.

Le problème syntaxique se complique du fait que οὐκ ἔστι μὴ εἶναι peut être lu οὐκ ἔστι μὴ εἶναι et traduit : « il n'est pas possible qu'il n'y ait pas ». La phrase ἡ μὲν ὅπως ἔστιν τε καὶ ὡς οὐκ ἔστι μὴ εἶναι signifierait : « (La première des voies) est celle « qu'il y a et qu'il n'est pas possible qu'il n'y ait pas ». La conclusion de l'A. à l'analyse de l'interprétation du fragment est de considérer que les groupes (ὅπως) ἔστιν τε καὶ (ὡς) οὐκ ἔστι μὴ εἶναι sont une forme propositionnelle générale qui exprime des contenus de pensée (voir p. 53). Une voie de la pensée est « il est et il est impossible qu'il ne soit pas ». Ἔστι et οὐκ ἔστι (οὐκ ἔστι) n'ont

---

<sup>11</sup> C'est-à-dire « protège-le de l'oubli » en le mettant à l'abri d'un mémorial, celui de l'écriture. Κομίζω évoque les soins aux morts auxquels on donne l'abri d'un tombeau contre l'oubli. Le verbe appartient à la famille de κάμνω ; la racine \*km- évoque l'idée de « lutter contre les forces destructrices de la vie » (voir Chantraine, *DELG*, sous κάμνω).

<sup>12</sup> M. Conche (1996, p. 75) traite également μὴ εἶναι comme le sujet de οὐκ ἔστι, interprété au sens de « il n'y a pas ». En revanche, sa fréquentation de Heidegger ne pouvait pas ne pas le conduire à traduire νοῆσαι par « penser ». A. Villani (2011), avec la collaboration de P. Holzerny, traduit : « Je vais dire quelles sont les seules voies de recherches concevables » (p. 32). Est-il donc en effet si difficile de concevoir (νοεῖν) qu'entre deux voies de la recherche l'une conduit à de l'impensable ? Avec raison, me semble-t-il, dans son commentaire du fragment II (pp. 101-106), l'auteur invite à dépouiller l'usage de ἔστι de tout appareil, je dirai, méta-métaphysique, qui, à la façon heideggérienne, au lieu de découvrir la nudité aurorale de la pensée, recouvre les plis de la tradition philosophique des plis de son retournement.

pas de sujet parce que ce sont en vérité des « formes propositionnelles » qui expriment les contenus corrélatifs du νοεῖν, autrement dit « Denken », ou « Penser ». « ἜΣΤΙ » et « Οὐκ ἔστι » « ist » et « ist nicht », « est » et « n'est pas » sont à considérer comme des *noms* qui expriment le contenu de l'acte de penser (voir p. 55). L'erreur des hommes est de considérer que « il est et il n'est pas » sont compatibles. Il n'est possible de penser que « Il est et il n'est pas possible qu'il ne soit pas ».

La solution proposée fait l'ellipse de l'essentiel, *la traduction de la formule de Parménide !* On aimerait bien savoir comment traduire ἔστιν τε καὶ οὐκ ἔστι en tant que *noms*.

Reprenons l'analyse : le destinataire du message (l'initié) est invité à entendre « quelles sont les seules voies de la recherche » νοῆσαι, « à envisager comme fructueuses » (« erfolgversprechend », « successful »). D'une part, l'infinitif est groupe complément de phrase (αἵπερ ὁδοὶ μούνα διζήσιός εἰσι) et pas seulement de εἰσι (quelles voies de la recherche « sont à penser<sup>13</sup> »). D'autre part, le groupe complément de νοῆσαι, ce sont « les voies » et non ὅπως ἔστιν τε καὶ ὡς οὐκ ἔστι μὴ εἶναι, comme l'interprète l'A. Ces deux propositions ne sont pas données comme *des contenus de pensée* mais comme les deux directions que l'intelligence peut envisager en tant qu'objets de sa recherche. Parménide ne dit donc pas qu'il y a une « pensée du 'il n'est pas' ». C'est ainsi que, par une erreur d'interprétation de la syntaxe, on s'embarrasse – car l'auteur n'a pas été la seule dans ce cas – dans des paradoxes dont il n'est possible de sortir, en trompe-l'œil, que par un renchérissement du paradoxe (« il est » « il n'est pas » sont des « noms » de l'objet du *noeîn*).

Le groupe complément de νοῆσαι ce sont « les voies de la recherche », les voies sur lesquelles se mettre en quête de quelque chose ; ὅπως ἔστι / ἔστι τε καὶ ὡς οὐκ ἔστι est groupe complétif de ἡ μὲν ὁδός, La construction impersonnelle de ἔστι dans ὅπως ἔστι, ne fait pas difficulté sur le plan grammatical. L'emploi de (τό γε) μὴ ἔδον dans la proposition explicative (γάρ) suivante laisse entendre que ce groupe du participe est une transformation de μὴ εἶναι qui précède : μὴ εἶναι, μὴ ἔδον

---

<sup>13</sup> Sur cette lecture, contre celle de Cordero, voir M. Conche citant Babut (p. 76). Pour la référence donnée par M. Conche, voir Babut D. (1985), compte rendu de N. L. Cordero, *Les deux chemins de Parménide*, in *Revue philosophique*, 3, pp. 297-303.

sont des expressions équivalentes. L’infinitif nié est l’équivalent d’un groupe nominal, sujet de ΟΥΚ ΕΣΤΙ dans le troisième vers du fragment : ἡ μὲν ὅπως ἔστιν τε καὶ ὡς οὐκ ἐστὶ μὴ εἶναι. Seul ἔστιν dans la proposition ὅπως ἔστιν est impersonnel ; dans la proposition ὡς οὐκ ἐστὶ μὴ εἶναι, le verbe conjugué a un sujet exprimé, μὴ εἶναι (pour être précis : il est grammaticalement possible d’interpréter la proposition de cette façon).

Avant de traduire ou de proposer une interprétation, nous devons prêter attention au participe ou à l’infinitif construits avec la négation μὴ. Examinons quelques traductions de ces deux propositions : « l’une – des voies – qu’il y a et que non-être il n’y a pas » (M. Conche, p. 75). « L’une que : (Il) est, et ne pas être est impossible » (C. Ramnoux, p. 110). « L’un (des chemins) que « est » et qu’il n’y a pas moyen qu’il ne soit pas » (J. Bollack, p. 107). « Der eine, (der da lautet) ‘es ist, und Sein ist notwendig » (Heitsch, p. 15). « ... that it is and that it is not possible that it should not be » ou bien « ... how it is and how it is not possible that it should not be » (Mourelatos, p. 71). La plupart des auteurs (ici, quatre, auxquels on ajoutera Beaufret, sur cinq) considèrent qu’il faut lire οὐκ ἔστι μὴ εἶναι, le prédicat dans le sens de « il n’est pas possible<sup>14</sup> ». En adoptant ce point de vue, on confère à ἐστί, pour l’ensemble du fragment, deux valeurs différentes ; ensuite, on dilue la force de son emploi dans la première de toutes les propositions (ἐστί, « Il est » ou « il y a ») ainsi que le caractère antithétique des propositions : ἔστιν τε καὶ ὡς οὐκ ἐστὶ (μὴ εἶναι). La solution de M. Conche me paraît donc préférable : μὴ εἶναι est sujet de οὐκ ἐστὶ / οὐκ ἔστι. Entre ces deux dernières possibilités, la première (οὐκ ἐστὶ) me paraît préférable, pour la raison qui suit. C’est à tort que Conche traduit le groupe par « non-être il n’y a pas ». Cela se serait dit : οὐκ ἔστι οὐκ εἶναι. Lorsqu’un infinitif ou un participe sont affectés de la négation μὴ, cette dernière ne porte pas sur *la notion verbale* mais *sur la possibilité ou l’éventualité* : il faut donc traduire, en faisant de μὴ εἶναι le groupe sujet : « ne pas pouvoir être » (négation de la possibilité) ou « n’être en aucun cas » (négation de l’éventualité) « n’est pas ».

Conséquence : la formule énonce une exclusion logique ; il est exclu que ce qui ne peut pas être soit. *On peut logiquement inférer de*

<sup>14</sup> Villani / Holzerny (2011) ont également suivi cette voie !

*l'impossibilité de quelque chose à sa non-existence*. Une chimère est impossible : elle n'existe pas. Un croisement de dieu et d'être humain est impossible : Achille n'existe pas et n'a jamais existé. Etc. (Le lecteur aura compris que les exemples ne sont pas de Parménide).

Lorsque nous lisons, à la fin de ce même fragment a- οὔτε γὰρ ἂν γνοιῖς τό γε μὴ ἔόν ou plus loin b- οὐ γὰρ μήποτε τοῦτο δαμῆι εἶναι μὴ ἔόντα (7, 1) ou encore c- οὐδέ ποτ' ἐκ μὴ ἔόντος ἐφήσει πίστιος ἰσχύς / γίγνεσθαί τι παρ' αὐτό (8, 12 ; leçon adoptée, entre autres, par Diels), nous devons traduire, respectivement,

a - « ... ni tu ne saurais reconnaître ceci du moins, *quelque chose qui ne peut pas être* » / « *qui en aucun cas ne sera* » (et non, simplement, soit « ce qui n'est pas », soit du « non-étant ») ;

b - « jamais ceci ne l'emportera, que ce qui ne peut pas être / ce qui en aucun cas ne sera soit » ;

c- « jamais la force de la conviction n'enjoindra à quelque chose d'advenir à côté de l'être à partir de ce qui ne peut pas être / en aucun cas ne sera ».

Il y a donc « une première voie : il est et ne pas pouvoir être n'est pas ». Ce qui est en jeu dans l'emploi de ἔστι c'est l'affirmation « il y a de l'être » ou « il y a de l'étant ». Dans une perspective ancienne, cela signifie : *il n'y a pas que du devenir*.

La seconde voie, même si nous lisons (ἢ δ') ὡς οὐκ ἔστιν τε καὶ ὡς χρεῶν ἔστι μὴ εἶναι ne peut s'interpréter dans le sens où Parménide dirait : « il n'y a pas et il est nécessaire qu'il n'y ait pas ». D'abord, il est contestable que ΧΡΕΩΝ, équivalent de χρῆ ὄν, signifie « il est nécessaire<sup>15</sup> ». Ensuite les emplois montrent (voir appendice) que ce qui est

<sup>15</sup> Voir la discussion du débat entre Redard et Chantraine in A. Sauge, *Sophocle lecteur de Freud* (2009), chapitre premier. A l'appui d'une analyse sémantique qui procède par superposition des contextes d'emploi, analyse componentielle et recours à l'étymologie, je montre que la locution χρῆ ἔστι signifie « il y a sollicitation en ce qui concerne X de faire / de ne pas faire » ou « il y a sollicitation en ce qui concerne X que... ». Voir ci-dessous la discussion du fragment 6. Mourelatos (1970), pp. 277-8 attirait l'attention sur le fait que la locution ne signifie pas « il est nécessaire », à l'appui de l'analyse de Redard. Bollack (voir notamment p. 121) la traduit par « ce qui est utile ». La référence à Redard est la suivante : Redard G. (1953) *Recherches sur χρῆ, χρῆσθαι*, Paris ; pour le point de vue de Chantraine, qui suppose une évolution de « il est nécessaire » à « il convient », voir DELG sous χρῆ. Je conteste, personnellement, qu'un lexème puisse être le lieu d'une transformation sémantique telle qu'il passe d'un domaine notionnel, la

lu ΧΡΕΩΝΕΣΤΙ ne peut pas être l'équivalent de *χρή ὄν ἐστι* (« il est étant *χρή* !»). Enfin, étant donné la place de ΧΡΕΩΝ dans l'hexamètre dactylique (ἢ δ' ὡς οὐκ ἔστιν τε καὶ ὡς χρεῶν ἐστι μὴ εἶναι), χρεῶν doit être lu comme un monosyllabe. Or, dans l'épopée, seul *χρεῶ* admet régulièrement la synizèse et s'articule comme un mot monosyllabique. Dans un seul contexte, ce nom féminin, de formation tardive, qui n'est attesté que dans la langue homérique, est employé devant une voyelle (*Il.* 11, 606) : *τίπτε με κικλήσκεις Ἀχιλεῦ; τί δέ σε χρεῶ ἐμεῖο*. Du coup, ω y joue le rôle d'un glide, d'un phonème de transition, analogue à /w/. Pour une lecture *χρεόν* de ce passage, Diels nous renvoie au fragment 8, vers 44-45 : *τὸ γάρ οὔτε τι μείζον / οὔτε τι βαιότερον πελέναι χρεόν ἐστι τῆ ἢ τῆ*. Selon la lecture la plus obvie de la syntaxe, *χρεόν* y joue le rôle d'un attribut : dans l'être, « ni le fait d'être plus grand, ni le fait d'être plus petit n'est *χρεόν* ici ou là ». Les manuscrits de Simplicius (voir Diels-Kranz, p. 239) portent *χρεῶν*, mis, telle est l'hypothèse que je propose, pour *χρεῶ*, qui signifie « le besoin ». La phrase se réécrit *τὸ γάρ οὔτε τι μείζον / οὔτε τι βαιότερον πελέναι χρεῶ ἐστι τῆ ἢ τῆ* (ω s'abrège devant voyelle et joue en même temps la fonction d'un glide : /khre-o-wes-ti/); elle se traduira : « Il n'est nul besoin qu'il soit ici plus grand ou là plus petit ». Etant donné les difficultés que soulève la lecture *ὡς χρεῶν ἐστι μὴ εἶναι*, la correction *ὡς χρεῶ ἐστι μὴ εἶναι* me paraît s'imposer. Le gain est double, à la fois sur le plan du mètre et celui du sens : « qu'il est besoin qu'il n'y ait (absolument) pas<sup>16</sup>. »

nécessité, à son contraire, la convenance. Redard imagine un processus inverse.

<sup>16</sup> Dans l'épopée homérique *χρή* et *χρεῶ* jouent, sur le plan métrique, le même rôle (monosyllabe longue) et, sur le plan grammatical, la même fonction de locution verbale. Mais la qualité nominale de *χρεῶ* est nettement perceptible ; le mot se construit le plus souvent avec un complément au génitif tandis que *χρή* est habituellement suivi de groupes à l'infinitif ; enfin *χρεῶ* signifie en tous contextes « le besoin ». Cela suggère la formation d'un déverbatif sur *χρᾶομαι*. A *χρεῶ* correspond l'adjectif *χρεῖος*, « qui a besoin ». Le neutre *χρεον*, accentué sur la finale, n'est attesté, à l'époque ancienne, que dans l'œuvre d'Hérodote (voir index du TLG). Il est écrit, par convention *χρεόν* ; on suppose donc une dérivation de *χρή ὄν*. J'avoue mon scepticisme et supposerais plus volontiers, en ionien, une évolution *χρεῖον* > *χρέον*, analogue à *χρύσειος* > *χρύσεος*. Serait-il préférable de lire *χρέον* dans les deux passages de Parménide ? Dans le prologue (v. 28), *χρεῶ* est dissyllabique : [...] *δί/κη τε χρε/ῶ δέ σε/ πάντα πυ/θέσθαι*. Ou faudrait-il lire *χρέω* (impératif, 2<sup>e</sup> personne de *χρήομαι*) et traduire : « Tire profit (de ta présence en ces lieux conformément à ce qui est dans l'ordre des choses et juste) pour t'informer de tout » ce qui concerne la vérité et les opinions des hommes ?

« La seconde voie : il n’y a pas (il n’est pas) et il y a besoin qu’il n’y ait absolument pas », cette voie, « je te fais remarquer » qu’elle est introuvable. Car φράζω ne comporte pas dans sa notion de base l’idée d’exprimer (« aussprechen »), mais celle « d’attirer l’attention sur », « faire remarquer<sup>17</sup> ». On peut attirer l’attention par un acte verbal : il s’agit alors de « faire comprendre » quelque chose, de « l’expliquer ». L’idée de « parler » n’est pas un sème inhérent du verbe (un élément du sens qui participe de la définition de la racine, \*phrad-).

On ne peut certes exclure, de la part de Parménide, une forme d’hyperbole sémantique dans l’usage qu’il fait des propositions « ἔστι » et « οὐκ ἐστὶ / οὐκ ἔστι » ; de ce point de vue, l’A. s’appuie avec raison sur ceux qui ont tenté de saisir la pointe du caractère purement formel de l’expression parménidienne<sup>18</sup>. Pour progresser, je pense toutefois qu’il est nécessaire de procéder par substitution, en partant de ce que Parménide *ne dit pas* : ἔστι τι / ἐστὶ τι. Ἔστι (ἐστὶ) est sans sujet exprimé, parce que l’assertion de Parménide ne porte pas sur l’existence de quelque chose en général ; il ne dit pas : « Quelque chose existe », mais, comme en une autoréflexion du verbe qui fait de sa simple énonciation son sujet, « il est » (thème) « est » (propos). Il est possible de *poser* « est » (le sujet du verbe est cet acte qui le pose, exprimable dans nos langues par l’emploi de « il », « it », « es » autoréférentiels, et non du déictique « ce », « that », « dies »), mais il n’est pas possible de poser que « ne pas pouvoir être » « est ».

Le fragment revient à dire : si tu y réfléchis bien, il n’y a qu’une alternative pour trouver une piste de recherche, du côté de « il est » ou bien du côté de « il n’est pas ». Or inutile de chercher la piste de « il n’est pas », car tu ne trouveras aucun indice qui te permette de remonter à elle ; « ce qui ne peut pas être » / « ce qui n’est en aucun cas » ne peut être objet de

---

<sup>17</sup> A tort, M. Conche (p. 46) laisse entendre que, selon Chantraine, après Homère φράζω signifie « parler », « dire ». Chantraine ne laisse pas entendre que c’est le seul sens : il donne, par exemple, ceux de « faire comprendre », « indiquer » chez Hérodote. De manière pertinente, Mourelatos (1970), p. 22 + notes, propose de traduire ἵπποι πολὺφραστοὶ par « much guided » ou « much-attending » « very careful ».

<sup>18</sup> Voir par exemple la traduction, sans sujet exprimé, de Bollack : « l’un (des chemins) que < est > » ! Je ne pense pas qu’il est de bonne méthode de transposer d’une langue à une autre des manières de s’exprimer : le français exclut, dans le discours ou dans la parole, l’emploi d’un verbe conjugué sans sujet exprimé. Un emploi absolu en grec (ἐστὶ) nécessairement se traduira « il est » en français. Sur le thème, voir Mourelatos, « Appendix II : Interpretation of the Subjectless ἔστι », pp. 269-276 à la suite d’un long examen de la question (« Cognitive Quest and the Route », pp. 47 sqq.)



connaissance. Si tu vas dans cette direction – en quête de « il n'est pas » – tu seras entraîné dans un mouvement de régression à l'infini : rien ne t'arrêtera (οὐ γὰρ ἀνυστόν, c'est-à-dire ἡ ὁδός, « la voie ») qui t'indiquera que tu as trouvé « quelque chose ». Et, de toutes façons, il n'est nul besoin de non-être.

Dans la formule, παναπευθέα ἔμμεν ἀταρπὸν, il y a un jeu de mot probable, une inversion, pour désigner le sentier, du sens de « fort fréquenté » (ἀτραπὸν) en « qui ne peut être foulé », par substitution de ἀ- (privatif) à ἄ- (valeur fréquentative). La voie qui conduirait à la connaissance de « il n'est pas » est παναπευθής : imaginez-vous voyageur à la recherche de votre chemin ; vous essayez de le repérer à des indices ou vous interrogez des gens de rencontre pour qu'ils vous l'indiquent (φράζειν). Dans votre recherche de la voie qui conduit vers « il n'est pas », vous ne recueillerez absolument aucune information : de ce qui n'est pas, il ne peut y avoir de trace. Inutile de s'égarer : il n'est qu'une seule voie *praticable* de la recherche. L'alternative posée au départ n'était qu'une façon d'envisager toutes les possibilités (il n'y en a que deux) afin de conduire à la conclusion qu'en vérité, entre les deux, il n'en est qu'une que l'on puisse « envisager » de manière féconde. Certes, il n'est pas impossible νοεῖν ὁδὸν μὴ εἶναι, « d'envisager une voie qu'il n'y ait pas » : qui se met en chemin sur cette voie ne pourra jamais conclure.

Parménide, lui, peut donc conclure (8, 15-18) :

ἡ δὲ κρίσις περὶ τούτων ἐν τῷιδ' ἔστιν·  
ἔστιν ἢ οὐκ ἔστιν· κέκριται δ' οὖν, ὥσπερ ἀνάγκη,  
τὴν μὲν εἶναι ἀνόητον ἀνώνυμον (οὐ γὰρ ἀληθῆς  
ἔστιν ὁδός), τὴν δ' ὥστε πέλειν καὶ ἐτήτυμον εἶναι

« Le choix au sujet de ces (deux voies) est le suivant : <il est ou il n'est pas>. La sentence est donc prononcée de manière irréversible, comme si elle l'était par la nécessité : l'une des voies (« *il n'est pas* »), permettre, étant donné qu'elle ne peut être le terme d'une visée, qu'elle (reste) sans nom<sup>19</sup> – car c'est une voie qui n'est pas décelable (ἀληθῆς) – ; en ce qui concerne

---

<sup>19</sup> Etant donné qu'ils ne sont pas coordonnés entre eux, ἀνόητον et ἀνώνυμον ne sont pas au même niveau. L'un est attribut dans la proposition principale, l'autre l'est dans une subordonnée explicative.

l'autre, (le jugement est) qu'elle offre un appui d'une solidité absolue au point qu'il est possible de la parcourir jusqu'à son terme. »

L'A. remarque (p. 79) que Heitsch proposait de comprendre ἀληθής dans le sens de « Unverborgenheit » ; elle rejette l'interprétation ; or il est probable que οὐ(κ) ἀληθής est à comprendre comme un synonyme de παναπευθής et que la suggestion de Heitsch est à prendre en considération, non sans nuance<sup>20</sup>.

### Fragment 3

Τὸ γὰρ αὐτὸ νοεῖν ἐστὶν τε καὶ εἶναι.

Insatisfaite des explications traditionnelles de la formule, l'A. propose finalement la traduction, « nur das, was sein kann, lässt sich denken » (p. 67). En proposant cette traduction, elle dissocie deux infinitifs liés par une coordination forte (τε καί), elle fait comme si la conjonction

---

<sup>20</sup> Villani (2011, pp. 95-96) renvoie aux *Maitres de vérité* de Detienne pour rappeler que le sens inhérent à ἀλήθεια n'est pas celui du « dévoilement », mais de « l'inoubliable immémorial » selon sa formule. Il reste que ce qui est οὐκ ἀληθές, c'est ce qui ne peut être dé-celé, sorti du « latent » où il est enfoui. Le latin *lateo* – Chantraine ni Meillet ne mettent en doute la pertinence du rapprochement avec grec λαθ- – montre que l'idée d'être caché est un sens inhérent à la racine. Etant donné les divergences de latin *lat-* et grec *lath-*, étant donné grec λήτο / λήιτο, étant donné allemand « lügen » provenant de \**li-* (cf. anglais *to lie*), il est possible de poser une racine degré plein \**leHj-* / degré zéro *lj-* signifiant « cacher », mentir en étant une modalité (cf. cachotteries en français). Ἀλήθεια signifierait bien la « vérité » au sens de la non-dissimulation ou de la franchise (« Offenheit » en allemand). Selon cette hypothèse, *lateo* dérive du degré zéro de la racine \**lj-a-t-* > *l'a-t-* > *lat-*, λανθάνω de la même base (degré zéro), selon le même processus, mais avec un élargissement -th- au lieu de -t-, plus infixé = « je fais tout ce que je peux pour tenir caché ! » ; λήιτο serait un aoriste radical dérivé du degré plein de la racine \**leHj-* ; η s'expliquerait comme une trace de laryngale ; ἀλήθεια serait formé sur ce degré plein. Peut-on considérer, toutefois, que le mot forgé par Heidegger « Unverborgenheit » traduit au plus près de son sens ἀλήθεια ? Non ! Un correspondant correct, en allemand, serait formé sur « lügen ». « Bergen » comporte une valeur positive (« cacher pour mettre à l'abri », « sauver ») que ne comporte pas la famille du « mensonge ». En revanche, le grec a associé à l'idée « d'être caché » celle de « tomber dans l'oubli » (être enfoui dans la mémoire ?). Et donc la vérité y a bien un rapport avec l'immémorial, qui ne doit pas, toutefois, faire oublier son rapport au mensonge au sens de « ne pas remémorer quelque chose », « ne pas le mentionner ». Toute analyse sémantique doit être componentielle, qui tient compte des traits sémiques, intralangagière, qui tient compte des rapports entretenus par le mot avec les autres mots de sa langue, et contextuelle, qui tient compte de ses emplois en synchronie et en diachronie. Les analyses de Heidegger, aussi séduisantes ou éclairantes soient-elles parfois, peuvent être prises en défaut à ces trois niveaux.

liait deux propositions entre elles, elle traite un article comme un relatif, elle dissocie les deux éléments d'un syntagme insécable (τό αὐτό), enfin elle fait comme si αὐτό était l'équivalent de (τό) αὐτό τοῦτο. Aucun de ces traitements ne résiste à l'analyse de la proposition : du point de vue grammatical, si un syntagme (τό αὐτό) est sujet d'un infinitif coordonné à un deuxième infinitif, de même niveau syntaxique, nécessairement il est sujet du second infinitif. La règle n'est pas interne à une langue, elle est requise par une loi d'univocité de la communication : au fur et à mesure qu'il reçoit un message, le destinataire l'interprète ; si dans l'acte de communication, un groupe syntaxique apparaît une première fois comme remplissant telle fonction par rapport à autre groupe fonctionnel (un verbe nominalisé à l'infinitif, par exemple), il remplira nécessairement la même fonction par rapport à un second groupe fonctionnel de même niveau que le premier (puisqu'il lui est coordonné) : c'est à cette seule condition que, pour l'auditeur, le message est intelligible.

Si l'on veut considérer que ἔστιν doit être lu ἔστιν, nécessairement il faut traduire : « Il est possible que la même chose pense et soit » (!) ou bien « il est possible de penser la même chose et d'être la même chose ». Aucune des deux solutions n'offre un sens satisfaisant.

Il est vrai qu'une traduction se rattachant à celle que proposait Diels n'est pas entièrement recevable. Ce qui décide du sens de la formule, c'est la valeur d'emploi du syntagme τό αὐτό ; les traductions traditionnelles lui confèrent la fonction d'un attribut ; or la marque du groupe attribut en grec, c'est l'absence d'article ; dans le syntagme, τό n'est donc pas un article, mais, telle est la lecture que je propose, un déictique neutre à fonction adverbiale (τό) renforcé (αὐτό) : « là même est νοεῖν τε καὶ (et corrélativement) là même est (non répétés) εἶναι ».

« Là où νοεῖν aboutit en tant que νοεῖν, là il y a εἶναι. Νοεῖν s'achève à l'être » : « concevoir une solution à une situation difficile », « concevoir le moyen de s'en sortir » et « agir efficacement » « coïncident ». Cela signifie que l'indice sur lequel l'intelligence s'appuie pour inférer ce qui « sera » nécessairement est corrélé à de l'être. Le terme d'un *noos*, ce n'est pas une idée abstraite, c'est, pour reprendre la définition de K. von Fritz, *cette intelligence-ci de cette situation*, intelligence dont la preuve réside dans le succès de l'action qu'elle a déclenchée : ce que j'ai visé était bien réel, puisque cela m'a permis une opération efficace sur le

réel. Est *noos*, par excellence, le principe d'Archimède ou également celui de Galilée, une formule qui établit entre des dimensions du monde physique *des rapports constants*, autrement dit *un objet de l'intelligence opératoire*. Il me semble qu'en affirmant la coïncidence de νοεῖν et de εἶναι, Parménide n'a fait qu'explicitier ce qui était implicite dans la notion grecque de νοεῖν et qu'Aristophane exprimait d'une autre manière en disant que « *noeîn* et agir signifient à peu près la même chose ». *Noos*, en grec, est le concept de l'intelligence maîtresse des opérations concrètes (association, réversibilité, symétrie, etc.) permettant d'atteindre jusqu'à l'invariance de l'objet et de repérer son identité sous les variations de ses apparences, permettant également de reconnaître une personne et de repérer son ipséité sous la diversité de ses manifestations. Le « pli » n'est pas entre « être » et « étant », il est entre « devenir » et « être ». Sous un devenir, il y a quelque chose de constant.

#### Fragment 6

χρῆ τὸ λέγειν τε νοεῖν τ' ἐὼν ἔμμεναι· ἔστι γὰρ εἶναι,  
μηδὲν δ' οὐκ ἔστιν· τὰ σ' ἐγὼ φράζεσθαι ἄνωγα.

Mme Marcinkowska-Rosół rassemble les traductions qui ont été proposées de ces deux vers en cinq groupes ; à ses yeux aucune des interprétations n'est satisfaisante. Elle poursuit son avancée vers sa propre solution en révisant le texte : aucun manuscrit n'atteste χρῆ τὸ λέγειν τε νοεῖν mais χρῆ τὸ λέγειν... La leçon réclame une correction ; nous est proposée la suivante : χρῆ τὸ λέγεις τὸ νοεῖς τ' ἐὼν ἔμμεναι, ce qui signifierait : « das, was du sagst und denkst, muss ein Seiendes sein ». La solution est grammaticalement indéfendable : τὸ relatif est nécessairement précédé d'un antécédent (nom ou proposition). Ensuite τὸ τε λέγεις τὸ τε νοεῖς se serait dit : ὃ τε λέγεις ὃ τε νοεῖς, éventuellement ὃ λέγεις ὃ τε νοεῖς. Jamais, dans la langue épique ancienne, la corrélation τὸ τε ..., τὸ τε ... n'est attestée ; l'emploi du relatif neutre suivi de τε y est exceptionnel (trois occurrences, uniquement dans l'*Iliade*). Lorsque le groupe τὸ τε est

employé avec la valeur du relatif, τε n'y joue pas le rôle d'un coordonnant, mais d'un déictique adverbial<sup>21</sup>.

Enfin (p. 110) si on lit : ἔστι γάρ· εἶναι μηδὲν δ' οὐκ ἔστιν, on obtient : « Denn es ist, nichts aber kann es nicht sein » , d'où la reconstitution finale : « Es ist notwendig, dass das, was du sagst und was du denkst, Seiendes ist; denn es ist, Nichts aber kann es nicht sein ; das heiÙe ich dich zu erwägen. » Ce serait là le raisonnement de Parménide : il y a « *legein* » et « *noein* » quand il y a « dire » et « penser » de l'Étant. Tu ne « dis » bien et tu ne « penses » bien que si tu dis et penses « Ce qui est » / « l'Étant ».

Avec raison, l'A. refuse la pertinence des traductions généralement adoptées. Elles sont fausses ou inexactes pour deux raisons. Je rappelle que traduire χρή par « il faut » / « il est nécessaire » n'est pas recevable. Ensuite le groupe τὸ λέγειν τε νοεῖν τ' est traité comme « sujet » réel de χρή (« que l'être est, (le) dire et (le) penser, cela est nécessaire »). Or, si la locution χρή (ἔστι) se construit avec un groupe nominal à l'accusatif, ce dernier remplit la fonction d'un accusatif de relation : il exprime *en rapport à quoi ou à qui* « il y a sollicitation ». Dans la phrase, le seul groupe nominal, c'est τὸ λέγειν τε νοεῖν τε ; la leçon des manuscrits τὸ λέγειν τὸ νοεῖν τε est tout simplement fautive et doit être corrigée selon la syntaxe la plus obvie. Je traduirai donc : « Rendre compte (λέγειν) et inférer en

---

<sup>21</sup> Chantraine (*DELG*, sous τε) conteste l'idée qu'il faille distinguer deux homophones. Je considère au contraire que τε résulte de *k<sup>v</sup>e* (coordonnant) et d'une formation adverbiale sur le thème τ-, analogue à la formation de κε. Cette forme du déictique apparaît notamment après le relatif, mais également après une autre particule, γάρ par exemple. Considérons *Iliade*, 9, 408-411 : ἀνδρὸς δὲ ψυχὴ πάλιν ἐλθεῖν οὔτε λείστη / οὔθ' ἐλετή, ἔπει ἄρ κεν ἀμείψεται ἔρκος ὀδόντων. / μήτηρ γὰρ τέ μέ φησι θεὰ Θέτις ἀργυρόπεζα / διχθαδίας κήρας φερέμεν θανάτοιο τέλος δέ. Quand le souffle vital quitte le corps, au moment de mourir, il n'est pas possible qu'il revienne. « Certes ma mère, la déesse Thétis aux pieds blancs, affirme que, *dans mon cas du moins*, il y a deux sortes de serviteurs destinés à me porter jusqu'au terme de la mort. » Soit Achille est destiné à vivre longtemps, soit il est destiné à mourir à Troie d'une mort dont le souvenir sera impérissable. Mais qu'il vive longtemps ou pas, sa mort, comme toute mort sera irréversible. Le groupe γάρ τε sert à introduire, du point de vue d'Achille, *son propre cas* en ce qui concerne la mort : à la différence de tous les autres mortels, en tant que fils de déesse, il a le choix entre deux types de mort, exclusifs. Γάρ τε : « en conséquence - ἄρα – dans mon cas (à moi qui vous parle) (τε) du moins (γε dans γάρ) », « ma mère affirme... ». Il est exclu, dans un tel contexte, que τε ait valeur de coordonnant. La valeur de « détermination » que Ruijgh a reconnu dans la particule est celle de ce déictique adverbial spécifiant la validité de ce qui est dit pour le contexte d'énonciation. Dans leur fonction différenciée τε renvoie au contexte d'énonciation, κε au contenu énoncé, plus ou moins éloigné dans le temps et dans l'espace.

touchant juste (νοεῖν) requièrent que de l'étant soit<sup>22</sup> ». On pourrait dire autrement : « λέγειν et νοεῖν impliquent qu'il y ait de l'étant. »

Quelle est la découverte de Parménide, ce que l'on est légitimé à nommer son νοεῖν ? « Sous l'inconstance des apparences, il y a la constance de l'étant » ; s'il n'y avait pas cette constance, il nous serait impossible ni de λέγειν, ni de νοεῖν. Quand le soleil n'est plus visible, cela ne veut pas dire qu'il n'existe plus ou quand l'intensité de sa chaleur décroît, cela ne signifie pas que ce qu'il est (son « étance ») a diminué ; le fait que l'on peut « mettre en rapport » (λέγειν) son coucher du jour et celui des jours précédents, à tel endroit de l'horizon, avec celui de jours, de même durée, des années précédentes, le fait que le retour à cette même position et durée est conforme à des cycles réguliers, le fait que l'on peut mettre en rapport des places dans un cycle (annuel) avec des positions spatiales, etc., tout cela permet d'inférer que le soleil « est » ou qu'il y a une constance solaire ; (« étance » et « constance objective » se recouvrent). En revanche, s'il est quelque chose dont on cherchera en vain à attester l'existence (μὴ εἶναι) par des mises en rapport (λέγειν), cela « n'est pas ». Ce qui est est le corrélat d'une *opération mentale que l'on peut décrire (intel-ligere / διαλέγεσθαι)* et non simple corrélat d'un acte abstrait, numineux, de « penser ».

Je propose une relecture de tout le fragment : je ne pense pas, en effet, que la proposition de Diels pour combler la lacune au vers 3 soit recevable.

χρή τὸ λέγειν τε νοεῖν τ' ἐὼν ἔμμεναι· ἔστι γὰρ εἶναι,  
μηδὲν δ' οὐκ ἔστιν· τὰ σ' ἐγὼ φράζεσθαι ἄνωγα.  
πρώτης γὰρ σ' ἀφ' ὁδοῦ ταύτης διζήσιος <ἄξω>\*,  
αὐτὰρ ἔπειτ' ἀπὸ τῆς, ἦν δὴ βροτοὶ εἰδότες οὐδὲν  
πλάζονται\*\*, δίκρανοι· ἀμηχανίη γὰρ ἐν αὐτῶν

---

<sup>22</sup> Je pense avoir montré (A. Sauge, *Sophocle lecteur de Freud*, Berne, 2009, pp. 3-38) que la locution χρή τινα + groupe de l'infinitif signifie : « Il y a sollicitation en rapport à quelqu'un » de faire ceci ou cela. Dans la formule de Parménide, je considère que le sujet de l'infinitif ἔμμεναι n'est pas τὸ λέγειν τε νοεῖν τ', mais ἐὼν. Le mot à mot serait : « Il y a sollicitation quant au fait de rendre compte et d'inférer quelque chose de manière pertinente que de l'étant soit ». D'où la traduction proposée.

στήθεσιν ἰθύνει πλακτὸν νόον· οἱ δὲ φοροῦνται  
κωφοὶ ὁμῶς τυφλοὶ τε, τεθηπότες, ἄκριτα φύλα.\*\*\*

\* Lacune <εἴρξω> Diels : <ἄξω> correction personnelle

πλάζονται\*\* divers éditeurs : πλάττονται manuscrits, retenu par Diels au sens de πλάζονται.

φύλα.\*\*\* ponctuation personnelle

« Expliquer et inférer de manière pertinente (anticiper de manière pertinente ce qui sera) impliquent que de l'étant soit. Car (à) être est, ne pas pouvoir être n'est pas. Voilà ce que je te pousse sans restriction à t'expliquer.

C'est que je te conduirai d'abord en partant de cette voie de la recherche ; ensuite je le ferai à partir de celle sur laquelle les mortels, qui n'ont reçu aucune initiation (εἰδότες οὐδέν), errent, cervelles divisées<sup>23</sup>. Car, en leur poitrine, c'est l'embarras qui pilote leur intelligence malmenée. Ils se transportent de ci de là, aveugles autant que sourds, frappés de stupeur, bêtes indécises de troupeau.»

La correction de Diels, presque unanimement acceptée<sup>24</sup>, contredit à une donnée importante du poème : l'initié sera conduit par la déesse sur la voie de la *doxa*, dont elle démontrera en quelque sorte le fonctionnement pour éclairer de quelle façon, sur cette voie, les hommes vont en aveugles. Je propose donc d'entendre que la déesse annonce le plan de ses

---

<sup>23</sup> Δίκρανοι ne me paraît s'éclairer que par métonymie ; les pratiques sacrificielles mettaient clairement en évidence les deux hémisphères du cerveau. Les mortels disposent en quelque sorte de deux organes, les sens qui médiatisent la perception des apparences, l'intelligence qui médiatise celle de l'essence.

<sup>24</sup> Cordero propose la lecture ἄρξει, en adoptant une leçon de deux manuscrits, πρώτης γὰρ τ' ἀφ' ὁδοῦ. Or que γὰρ τε soit, dans le contexte, l'équivalent de l'emploi iliadique, me paraît peu probable. Mais là n'est pas l'argument important : si Parménide est invité à « commencer » d'abord par une voie, il ne « commencera » pas aussi par la seconde ; ἄρξει ne peut régir les deux propositions. Cela dit, Cordero a bien compris que Parménide annonce les deux étapes du développement qui suit (voir Cordero, pp. 24 pour le texte grec, 37, pour la traduction, 132-175 pour la discussion du problème, p. 175 pour l'adoption de τ'.) et qu'il n'en existe que deux. Pour être clair : dans la recherche *de ce qui est*, il existe une alternative, dont l'on montre que l'un des termes est exclu ; une seule voie est donc praticable. Mais il y a une seconde voie à parcourir, celle sur laquelle le commun des mortels va en errant. Cette seconde voie n'est pas la voie de « il n'est pas », mais celle des apparences et des croyances. Elle est complémentaire de la première.

explications : d'abord elle conduira le myste sur « la voie de la vérité », définie par deux propositions dont l'une implique la négation de l'autre ; reconnaître que l'une est vraie, l'autre fautive ne constitue donc qu'une seule voie : « Car être est, ne pas pouvoir être n'est pas. » Telle est *la première voie* de la recherche. La seconde est « celle sur laquelle les mortels vont en errant ».

τά σ' ἐγὼ φράζεσθαι ἄνωγα / πρώτης γάρ σ' ἀφ' ὁδοῦ ταύτης διζήσιος <ἄξω>\*. J'ai exposé, dans *Les degrés du verbe*, les arguments qui légitiment de rattacher le parfait ἄνωγα à une formation ancienne sur le radical du verbe \*ag-ō, dont le sens premier est celui de « pousser » (voir Ernout – Meillet, *DELL* et Chantraine, *DELG*). Si l'on pose une racine H<sub>2</sub>-eg- (voir Chantraine, *ibidem*) et une formation du parfait par simple alternance vocalique e > o, la voyelle longue de an-ōg-a s'explique par l'amuïssement de la laryngale (analogue à ce qui s'est passé pour di-dō-mi, etc.). « Je te pousse à remarquer cela » et je te pousserai aussi longtemps que « tu te l'expliques clairement » : telle est la valeur du parfait en contexte, celle de ce que j'ai appelé l'achèvement extensif. J'agis dans tel ou tel sens aussi longtemps que le résultat recherché soit fermement obtenu. Pour bien faire comprendre à l'initiant ce qu'elle ne se lasse de lui répéter, la déesse le *poussera ou le conduira* d'abord sur la voie qui donne accès à l'intelligence de ce qui est, ensuite sur la voie qui permet de comprendre les apparences. Il appartient à l'initiant *poussé* de *se diriger*. La déesse, bien sûr, ne conduira pas l'initiant « à l'écart de – apo – de cette voie », mais « en partant d'abord de cette voie ».

Les mortels εἰδότες οὐδέν, dans la logique de l'emploi du prologue, ce sont les mortels qui n'ont reçu aucune initiation, qui n'ont pas appris à « se représenter » ce qui n'est pas visible, ce qui ne se donne qu'aux yeux de l'intelligence, tout simplement, par exemple, la position d'une cigale au sommet d'un arbre, lorsque le promeneur en chemin l'entend « chanter ».

Les éditeurs associent au fragment les deux vers suivants :

οἷς τό πέλειν τε καὶ οὐκ εἶναι ταῦτόν νενόμισται

καὶ οὐ ταῦτόν, πάντων δὲ παλιντροπος ἔστι κέλευθος.

Je suggère que ces deux vers faisaient peut-être partie primitivement de la suite du passage, mais qu'ils constituent une phrase



énonçant quelque chose de nouveau par rapport à ce qui précède. Οἷς, dans cette perspective, sera lu ΤΟΥΤΟΙΣ Οἷς (antécédent impliqué) : « pour ceux pour qui... ». Seuls ces deux vers sont une claire allusion à la doctrine héraclitéenne du « retour de toutes choses » qui reviennent « au même et pas au même » : tu entres et tu n'entres pas dans le même fleuve.

Je construis Οἷς τό πέλειν τε καὶ οὐκ εἶναι ταῦτόν νενόμισται / καὶ οὐ ταῦτόν, πάντων δὲ παλιντροπος ἔστι κέλευθος de la manière suivante : Οἷς τό πέλειν τε καὶ οὐ (πέλειν) νενόμισται ταῦτόν καὶ οὐ ταῦτόν εἶναι, πάντων δὲ παλιντροπος ἔστι κέλευθος. « (Même) pour ceux pour qui le fait d'arriver à un terme (de boucler une boucle) et de ne pas y parvenir (de ne pas boucler la boucle) induit à considérer qu'il y a de l'identique et qu'il n'y en a pas, pour ceux-là il existe un chemin du retour de toutes choses. »

Pour Héraclite, les choses sont constamment en devenir, elles ne reviennent jamais exactement à leur point de départ : le changement – la précession annuelle des équinoxes, par exemple – introduit dans la permanence un écart irréductible, si bien que le même (le temps de l'année) n'est pas le même ; pour Parménide, l'écart (du temps annuel) n'empêche pas le retour de toutes choses. Le temps n'affecte pas l'être de ce qui est sous le devenir.

Je ne propose la lecture de ces deux vers qu'avec circonspection. Je l'obtiens par un détour dans la construction de la phrase dont j'admets qu'elle n'est pas celle qui est induite le plus aisément par la juxtaposition des mots. Mais elle reste tout à fait plausible. On aura remarqué que je retiens la lecture Πέλειν, auquel je confère toutefois le sens exact de « revenir à son point de départ », « boucler la boucle », « faire un tour complet ». Je construis la négation Οὐκ avec Πέλειν sous-entendu et non avec εἶναι ; je maintiens l'idée que ταῦτόν καὶ οὐ ταῦτόν, en tant que groupe nominal, ne peut être que sujet (de l'infinitif au sens de « il y a »), enfin que le parfait (moyen) νενόμισται a une valeur causative (« induit à considérer ») et qu'il n'a donc pas pour simple fonction d'offrir une forme adaptée au mètre. Qui s'étonnerait de cette valeur causative trouvera des explications qui la légitiment dans mon ouvrage sur le parfait (*Les degrés du verbe*, 2000). Pour être bref : la causativité peut être considérée comme une modalité du « redoublement ».

Fragment 8, 34-41

Les rapports de l'être, de la pensée et du temps (pp. 113 sqq. dans l'ouvrage de Mme Marcinkowska-Rosol).

ταὐτὸν δ' ἐστὶ νοεῖν τε καὶ οὐνεκεν ἔστι νόημα.  
οὐ γὰρ ἄνευ τοῦ ἐόντος, ἐν ᾧ πεφατισμένον ἐστίν,  
εὐρήσεις τὸ νοεῖν· οὐδὲν γὰρ <ἢ> ἔστιν ἢ ἔσται  
ἄλλο πάρεξ τοῦ ἐόντος, ἐπεὶ τό γε Μοῖρ' ἐπέδησεν  
οὐλον ἀκίνητόν τ' ἔμεναι· τῷ πάντ' ὄνομ' ἐστὶ\*,  
ὅσσα βροτοὶ κατέθεντο πεπιοθότες εἶναι ἀληθῆ,  
γίγνεσθαί τε καὶ ὄλλυσθαι, εἶναί τε καὶ οὐχί,  
καὶ τόπον ἀλλάσσειν διὰ τε χροῶ φανὸν ἀμείβειν.

\*ἔσται éditeurs : ἐστὶ correction personnelle

La phrase, selon le texte que l'auteur adopte, τῷ πάντ' ὄνομασται / ὅσσα βροτοὶ κατέθεντο πεπιοθότες εἶναι ἀληθῆ, / γίγνεσθαί τε καὶ ὄλλυσθαι, εἶναί τε καὶ οὐχί, / καὶ τόπον ἀλλάσσειν διὰ τε χροῶ φαῖνον ἀμείβειν est traduite : « Damit (*i.-e.* mit der Zeit) werden Alle [Dinge] bezeichnet, die die Sterblichen angenommen haben, überzeugt, dass sie wahr sind, dass sie entstehen und vergehen, sind und nicht sind, den Ort verändern und die leuchtende Farbe ändern » (p. 141).

Peut-on considérer que les groupes de l'infinitif γίγνεσθαί τε καὶ ὄλλυσθαι, εἶναί τε καὶ οὐχί, καὶ τόπον ἀλλάσσειν διὰ τε χροῶ φαῖνον ἀμείβειν sont au même niveau que εἶναι ἀληθῆ ? Si tel avait été le sens, dans la phrase grecque nécessairement un coordonnant aurait indiqué que le syntagme εἶναι ἀληθῆ est au même niveau que les autres (εἶναι ἀληθῆ καὶ γίγνεσθαι καὶ, etc.). Les groupes de l'infinitif, γίγνεσθαι, etc. ne sont donc pas au même niveau que εἶναι ἀληθῆ ; ils sont en apposition au sujet

ὄσσα, qualifiés par le prédicat attributif εἶναι ἀληθῆ, modalisé par le participe πεπιοθότες. Seule l'interprétation généralement proposée de cette phrase est recevable. Elle implique la correction πάντ' ὄνομ(α) ἐστίν ὄσσα... « Tout ce que (les mortels) établirent (comme nom)..., cela n'est que (πάντα) nom ! » Enfin τῷ est la trace de la particule homérique (« ainsi, c'est pourquoi ») également écrite τῶ / τῷ. Pour éviter toute ambiguïté avec le datif du démonstratif, il vaut mieux l'écrire τῶ (du moins, me semble-t-il). L'A. propose d'interpréter le syntagme qu'elle retient τῷ πάντ' ὄνομασται dans le sens où τῷ renverrait au « temps » (χρόνος) et signifierait : « Tout est nommé par lui ». La formule serait pour le moins sibylline.

C'est avec raison que l'A. adopte la leçon χρόνος, mais la syntaxe qu'elle reconstruit à partir de cet élément n'est pas recevable : la substitution qu'elle propose (εἶ / οἶ) conduit à une impossibilité grammaticale. Si οἶ est réfléchi direct<sup>25</sup>, la proposition signifie « et le temps n'existe pas même pour lui-même », s'il est réfléchi indirect, il renvoie à la dernière notion désignée (νοεῖν) dans la proposition précédente et non à « l'Etant ». La traduction de l'auteur, « le temps n'existe pas pour l'Etant », est la plus improbable. Elle est exclue pour une autre raison, décisive : le « réfléchi » (*swoi*) est nécessairement un substitut qui renvoie à un être animé, animal, homme ou dieu. Enfin, une construction οὐδ' οἶ χρόνος ἔστι aurait signifié : « Il n'a pas le temps non plus ! »

Je propose d'établir le texte du fragment de la manière suivante, proche de celle de M. Conche :

ταῦτό\* δ' ἐστὶ νοεῖν τε καὶ οὐνεκὲν ἐστὶ νόημα.  
οὐ γὰρ ἄνευ τοῦ ἐόντος, ἐν ᾧ πεφατισμένον ἔστιν,  
εὐρήσεις τὸ νοεῖν· οὐδ' εἰ χρόνος ἔστι, μὴ\*\* ἔσται

<sup>25</sup> Dans un premier moment de l'argumentation, la distinction entre réfléchi direct (renvoi au sujet du verbe de la proposition) et indirect (renvoi à un sujet de la proposition principale : voir Chantraine, GH II, p. 154) m'avait échappé et je remercie une âme bienveillante de me l'avoir rappelée. Le problème du réfléchi indirect est plus complexe que ce que Chantraine en dit : il peut renvoyer, dans une proposition qui précède, à un nom à n'importe quel cas ; la proposition peut être subordonnée ou coordonnée. Seuls le contexte et le sens du verbe permettent de connaître le personnage désigné. Il est toutefois une règle absolue : le pronom réfléchi ne s'emploie que pour des *êtres vivants*, c'est-à-dire pour des agents.

ἄλλο πάρεξ τοῦ ἐόντος, ἐπεὶ τό γε Μοῖρ' ἐπέδησεν  
οὐλον ἀκίνητόν τ' ἔμεναι· τῶ\*\*\* πάντ' ὄνομ' ἐστί\*\*\*\*  
ὄσσα βροτοὶ κατέθεντο πεπιοιθότες εἶναι ἀληθῆ,  
γίγνεσθαί τε καὶ ὄλλυσθαι, εἶναί τε καὶ οὐχί,  
καὶ τόπον ἀλλάσσειν διὰ τε χροῶ φαῖνον\*\*\*\*\* ἀμείβειν.

\*ταῦτό δ' ἐστί. La forme ancienne du neutre est αὐτό. « Nu » éphelcystique a paru nécessaire pour des raisons métriques (syllabe longue) ; en vérité, il suffit de la liaison « to-d », c'est-à-dire de fermer la syllabe pour obtenir une mesure longue. L'interprétation du syntagme sera la même que celle proposée pour le fragment 3.

\*\* Editeurs : οὐδὲν γὰρ <ἦ>\* ἔστιν ἢ. L'A. lit (conjoncture inspirée de la citation de tout le passage par Simplicius dans son *Commentaire* de la *Physique* d'Aristote, p. 146) : οὐδ' οἱ χρόνος ἐστὶν ἢ ἔσται. Il faut tout de même recourir à la seconde leçon de Simplicius (p. 146 de son commentaire de la *Physique* d'Aristote), étant entendu que οὐδ' ἐν γὰρ <ἦ> ἔστιν ἢ ἔσται n'est pas satisfaisant<sup>26</sup>. Nous obtenons dans un premier temps :

εὐρήσεις τὸ νοεῖν· οὐδ' εἰ χρόνος ἐστὶν ἢ ἔσται  
ἄλλο πάρεξ τοῦ ἐόντος, ἐπεὶ τό γε Μοῖρ' ἐπέδησεν

Il suffira de modifier la ponctuation et la lecture ἢ ἔσται, à quoi je propose de substituer μὴ ἔσται (la construction du futur ἔσται avec μὴ est attestée dans l'œuvre de Platon, Eschine, Aristote, etc.) : μὴ ἔσται ἄλλο πάρεξ τοῦ ἐόντος signifiera « pas de risque qu'il y ait autre chose à l'écart de l'être » (même si le temps existe). Selon cette lecture, le présent et le futur du verbe « être » ne sont pas au même niveau ; le propos de Parménide n'est pas d'énumérer les trois dimensions du temps (passé, présent, futur).

<sup>26</sup> M. Conche retient οὐδὲ χρόνος ἐστὶν ἢ ἔσται ἄλλο πάρεξ τοῦ ἐόντος (pp. 165-7). « Et le temps n'est ni ne sera une autre chose en plus de l'être » (p. 128). Il obtient de cette façon une syntaxe satisfaisante. La citation complète du fragment par Simplicius porte οὐδ' εἰ ... ΕΣΤΙΝΗ et ΕΣΤΙΜΗ sont susceptibles d'une confusion de lecture ; il me paraît moins probable de lire ΟΥΔΕΙΧ au lieu de ΟΥΔΕΧ. Pourquoi Parménide aurait-il omis la dimension du passé, s'il s'était agi, pour lui, d'évoquer « l'être du temps » ?

ἢ Simplicius : μή correction personnelle

\*\*\* τῶ : Simplicius et éditeurs : τῶ correction personnelle (pour éviter une confusion)

\*\*\*\* πάντ' ὄνομ(α) ἔσται : Texte de la première citation de Simplicius (p. 126). La seconde porte ὠνόμασται, amétrique. Il me paraît préférable d'adopter le présent τῶ πάντ' ὄνομ' ἐστί.

\*\*\*\*\* φανόν éditeurs : φαῖνον correction personnelle

« Viser (quelque chose) s'achève à la pensée qu'il y a. Car tu n'aboutiras pas au *noein* (à la réalisation d'une visée) sans l'étant, sur lequel repose l'achèvement de ce qu'elle (la visée) se promet ; pas même si le temps existe, il n'y aura quelque chose d'autre à l'écart de l'étant, puisque du moins Moira l'a fermement lié à être tout entier et à être inamovible. Ainsi ce n'est (?) que nom tout ce à quoi les mortels en imposèrent un, pleinement persuadés que ces choses sont vraies : devenir et disparaître, être en même temps que n'être pas, et changer de lieu, et changer par la couleur d'apparence. »

ταυτό δ' ἐστί νοεῖν τε καὶ οὔνεκεν ἔστι νόημα

« Là même il y a *noein* et là même il y a *noème* qu'il y a ». Je construis donc la seconde proposition τε καὶ (ταυτό ἐστί) νόημα οὔνεκεν ἔστι, faisant de οὔνεκεν ἔστι le groupe complément de νόημα. Dès l'*Odyssée* sont attestées des constructions du type οἶδα οὔνεκα / οὐ νοέω οὔνεκα, dans le sens de : « je me représente jusqu'à quel point ... », « je ne suis pas allé jusqu'à penser que... ». Un νόημα οὔνεκεν ἔστι signifie, mot à mot, « la visée (qui se poursuit jusqu'au point où) il y a ».

Je lis donc « οὔνεκέν », οὐ ἔνεκα / ἔνεκεν, que j'interprète selon la seconde explication étymologique que propose Chantraine (*DELG*, s.u. ἔνεκα) : mot à terminaison adverbiale formé sur le même thème ἐνεγκεῖν que ποδηνεκῆς : « qui porte jusqu'à atteindre » quelque chose, d'où le sens, pour οὔνεκέν de « jusqu'où atteindre là où ». L'opération noétique (νοεῖν) s'achève au moment où l'individu a trouvé l'objet de sa visée. L'intuition de quelque chose « qui est » est le corrélat nécessaire de l'activité mentale dont le verbe grec νοεῖν véhicule la notion : la mise en

rapport d'un volume au poids d'un objet en métal me révélera la présence ou non d'un métal caché.

Ἐν (τῷ ἔοντι) (τὸ νοεῖν) πεφρατισμένον ἔστιν. « Dans l'étant, le *noeîn* est pleinement exprimé » ? « Car sans l'être dans lequel il est devenu parole, tu ne trouveras pas le penser » (Conche, p. 128). « Car sans ceci, l'Etant, là où se trouve la matière du dire, tu ne découvriras pas ceci, le penser » (Bollack p. 177). « Denn nicht ohne das Seiende, in welchem es ausgesprochen ist, wirst du das Erkennen finden » (Heitsch, p. 31). Il vaut peut-être mieux ne pas examiner trop attentivement ces diverses tentatives.

Mourelatos (pp. 170-2) a bien vu que la difficulté de la formule résidait dans le groupe du relatif et dans le participe πεφρατισμένον, dont il relève le sens de « promettre », notamment faire une promesse de mariage (p. 172). Dans le groupe ἐν ᾧ πεφρατισμένον ἔστιν, πεφρατισμένον peut être considéré comme une suite attribut du verbe « être » : « sur quoi le *noeîn* repose en tant que ce qu'il se promet y est parfaitement achevé ». Sur l'être repose l'achèvement de ce que la visée se promet d'atteindre. Νοεῖν s'achève à l'être<sup>27</sup>.

## Fragment 16

Das Denken in der Welt der 'Doxa', pp. 159 sqq. *Ou bien: le pilotage du corps*

---

<sup>27</sup> Je répète, dans l'examen présent, le même oubli que l'on peut constater de la part de Mme Marcinkowska-Rosól, celui de la conférence que Heidegger a consacrée aux vers 34-41 du fragment 8 (« Moira » in *Vorträge und Aufsätze*, Teil III, 1954). Heidegger se proposait de rendre les Présocratiques à eux-mêmes, de les délivrer de l'histoire de la métaphysique occidentale. Je ne sais s'il a mieux fait que les approprier à son propre espace d'écoute de l'étrange et de l'étranger. Le philosophe construit sa réflexion à l'appui de la notion de « Denken ». Ecouter les Présocratiques de l'intérieur de leur parole réclame d'abord, me semble-t-il, que l'on teste le sens des mots qu'ils emploient en les frottant au témoignage des auteurs appartenant à leur univers mental. La langue épique est une voie qui conduit de manière plus fiable à entendre le sens de νοεῖν, par exemple, que la puissance de révélation et de déduction que comporte « le penser » du philosophe ou même du penseur. « Penser » comporte, dans son origine, en français, l'idée « de peser », soupeser, évaluer. Le « cogito » accompagne le mouvement de bascule de la balance dans une évaluation. « Penser » est devenu une opération abstraite à partir d'opérations concrètes : comment l'activité que nous désignons de ce mot en philosophie s'est-elle émancipée (?) de ces opérations concrètes, telle pourrait être une question pour nous aider à construire une *histoire mentale* dans l'espace occidental des langues indo-européennes.

ὥς γὰρ ἑκάστοτ' ἔχει κρᾶσιν μελέων πολυκάμπτων\*\*,  
τὼς νόος ἀνθρώποισι παρέστηκεν\*\*\*· τὸ γὰρ αὐτό  
ἐστὶν ὅπερ φρονέει μελέων φύσις ἀνθρώποισιν  
καὶ πᾶσιν καὶ παντί· τὸ γὰρ πλεόν ἐστὶ νόημα.

\*ἕκαστος leçon adoptée par Diels-Kranz : \*ἑκάστοτε divers témoins

\*\*πολυκάμπτων Aristote : πολυπλάγκτων Théophraste. L'A. a retenu la lecture de Théophraste.

\*\*\*Παρέστηκεν Théophraste : παρίσταται Aristote (amétrique)

L'interprétation de ce fragment repose sur la résolution préalable de difficultés sémantiques et grammaticales. Que désignent les μέλεα ? Quel est le sens de τὸ γὰρ αὐτό ἐστὶν ὅπερ φρονέει μελέων φύσις et de τὸ γὰρ πλεόν ἐστὶ νόημα ? Quel est le sujet du groupe ἔχει κρᾶσιν μελέων si l'on adopte la leçon κρᾶσιν ?

Au terme de son examen, pour l'A., il ne fera pas de toute que la *krasis meleōn*, c'est le mélange des « deux formes » fondamentales qui constituent les entités du monde phénoménal (« le chaud lié à la lumière et le froid lié à la nuit ») ; elle s'appuie, pour l'affirmer, sur le point de vue généralement adopté dans la critique contemporaine, précise-t-elle. En vérité, les auteurs s'entendent plutôt pour dire que les μέλεα ne désignent au sens strict ni les membres, ni les organes du corps ; cela ne veut pas dire qu'ils en concluent que le terme désigne les deux éléments constitutifs de la matière (lumière et obscurité). Conche, par exemple, considère que le terme désigne le corps de l'homme.

Pour le groupe τὸ γὰρ αὐτό ἐστὶν ὅπερ φρονέει μελέων φύσις ἀνθρώποισιν, la solution consistera, pense-t-elle, à considérer que νόος est le sujet de ἐστὶ : « Le *noos* est la même chose que ce que pense la nature des membres (des deux formes, chaud et froid) pour les hommes ». Le *noos* de l'homme, prisonnier du monde des apparences est sous la dépendance totale de l'organisation physique (voir p. 169) :

- 1) Es hängt von den Veränderungen in der Mischung des Glieder ab, welches Denken an den Menschen herantritt;
- 2) Denn dieses (das Denken) ist eben das, was die Natur der Glieder denkt bei den Menschen...

On ne peut déduire de Théophraste, qui cite le fragment, que τὸ γὰρ πλεόν ἐστὶ νόημα cela signifie que « seul » « l'élément dominant » (le chaud) détermine la pensée, mais que, bien sûr, celle-ci, puisqu'elle est « la même chose que la nature des membres », dépend des proportions variables du « chaud et du froid ». Enfin l'A. ose une hypothèse : ce qui dirige le « mélange des membres » (des deux éléments), c'est la « divinité » dont le fragment 12 nous explique qu'elle se tient « au milieu de tout ». C'est donc une puissance analogue au Destin qui est souveraine de la pensée de l'homme subissant les effets du monde phénoménal.

Aucune de ces conclusions n'est recevable.

Que, dans le syntagme κρᾶσιν μελέων, les μέλεα soient identiques à ce que Parménide appelle les deux μορφαί constitutives des corps (le chaud et le froid associés à la lumière et à l'obscurité) et que Théophraste commente par l'emploi de στοιχεῖα, « les éléments », cela est fort peu probable, en dépit de la tendance contemporaine des interprètes à l'admettre. Par métonymie, μέλεα a été employé pour désigner les « membres ». Que, selon Snell<sup>28</sup>, chez Homère, les μέλεα soient « le siège de la force corporelle » est une déduction un peu hâtive : Snell suppose que le mot désigne les quatre membres (bras et jambes), dont la force réside dans les muscles.

La superposition des emplois homériques et des rares emplois hésiodiques laisse entendre que l'idée sous-jacente est celle « d'attaches » ou de « lieux – flexibles – de l'articulation » : c'est tout ce qui du corps n'est pas rigide et fixe comme l'ossature. Examinons quelques exemples.

Ulysse vient d'obliger Circé à rendre à ses compagnons transformés en porcs leur figure humaine (Odyssée, 10, 393). τῶν δ' ἐκ μὲν μελέων τρίχες ἔρρεον. « Les soies tombèrent (coulèrent) des *meleōn* » : cela ne veut pas dire des « membres », puisque, au contraire, les poils ne tomberont

<sup>28</sup> Conche (p. 245) attribue à Chantraine une formule inspirée à ce dernier par B. Snell. Voir *Entdeckung des Geistes*, 1980, 5<sup>e</sup> édition, p. 16 : « les *Melea* sont les membres en tant que *les muscles* les remplissent de force ».



qu'en partie des membres (bras et jambes). Les soies tombent des endroits souples où elles étaient « *attachées* » au corps.

Un inconnu s'adresse, dans les ténèbres, à Priam qui s'approche du camp d'Achille. Le vieillard est pris de frayeur. ὀρθαὶ δὲ τρίχες ἔσταν ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσι (*Il.* 24, 359) : « Les poils se hérissèrent dans leur *follicule* ». L'emploi de la préposition locative (« dans ») oriente la perception non du côté des membres, bras et jambes, mais de l'implantation des poils dans la peau, en terme technique, les follicules, γναμπτοῖ, « souples » (« qui se plissent »).

La sueur s'écoule ἐκ μελέων (*Od.* 11, 600), nous dirions « des pores » ; Athéna transforme Ulysse (*Od.* 13, 431-2) : ἀμφὶ δὲ δέρμα / πάντεσσιν μελέεσσι παλαιοῦ θῆκε γέροντος. « Elle transforma la peau de tous les *melea* en celle d'un vieillard à l'âge avancé ». Elle donne l'apparence de la grande vieillesse non seulement aux mains ou au bras, mais encore à tout le visage, aux paupières, aux lèvres, aux joues, au cou, etc. La peau se couvre de rides en tous lieux où elle se plisse, et non seulement, voire non essentiellement sur les bras et les jambes.

*Od.* 14, 428 : sacrifice d'un porc. Ὁ δ' ὠμοθετεῖτο συβώτης, / πάντων ἀρχόμενος μελέων, ἐς πίονα δημόν. « Le porcher (Eumée) mit à nu les chairs (du porc) jusqu'à la graisse en commençant à partir de tous les *melea*. » La formule désigne le dépiautage de l'animal : il consiste à découper la peau autour des genoux des membres antérieurs et postérieurs ainsi qu'autour du cou. L'articulation de la tête avec le corps, le cou, fait partie des *melea*. Hésiode emploie le mot pour ne désigner que cette articulation-là.

Dans les *melea*, il peut y avoir *wis* (plus spécifiquement, la force des muscles ou tendons), *kikus* (force qui met en mouvement ?), *alkē* (la force de résister), *sthenos* (« force physique » propose Chantraine, *DELG*, s.u.) ; quelle que soit la valeur précise de ces mots, ils expriment des manifestations variables de la force selon les situations. Celle-ci réside principalement dans ce que nous désignons par le mot « membres », mais aussi, de manière générale, dans les parties « molles » des articulations, qui ont justement besoin d'être « remplies » de force. Enfin, lorsque l'individu meurt, c'est toujours le *thumos* qui abandonne les *melea*, c'est-à-dire la puissance d'élan qui rend capable de mettre en mouvement des articulations ; la mort se manifeste par excellence dans l'immobilisation de

tout ce qui, du corps, peut être mobilisé : nez, paupières, lèvres, cou, bras, jambes, pores *et poils*. C'est, chez un oiseau, l'ensemble du plumage. Mérion atteint d'une flèche une colombe ; mortellement blessé, l'oiseau se pose sur la proue d'un navire ; la tête s'incline, les ailes se serrent contre le corps ; « rapidement le *thumos* s'envola des *melea* » : l'oiseau tombe ; il est devenu incapable de mouvoir ses ailes. Les rémiges se sont immobilisées dans les *ptérylies*, soit les *melea* des plumes (voir *Iliade*, 23, 877-81).

Tὸ μέλος désigne, de manière générale, le « lieu souple d'une articulation » soit une dépression de la surface du corps (saignée du coude, creux poplité du genou, paume de la main, plis cutanés du cou, paupières, etc.). Il est donc probable qu'en usant du mot *melea*, Parménide désigne les zones souples d'articulation du corps avec le monde extérieur, c'est-à-dire *les organes des sens*, vue, ouïe, odorat, goût, toucher, *et motricité*. Ce sens invite à adopter la qualification aristotélicienne, πολυκάμπτων, « qui de multiples façons se plient », « s'adaptent », « souples », écho de la formule épique ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσιν. Une épithète de la langue épique, avant d'être ornementale, détache, par synecdoque, une notion essentielle d'un concept : le propre des *melea*, c'est d'être *gnamptoi / kamptoi*, « pliables », souples. Cou, lèvres ou paupières le sont non moins que les bras ou les jambes.

Pour comprendre la fin du fragment, il nous faut d'abord définir le statut et la place du νόος dans l'ensemble de l'organisation corporelle : ὡς γὰρ ἑκάστοτ' ἔχει κρᾶσιν μελέων πολυκάμπτων / τῶς νόος ἀνθρώποισι παρέστηκεν. L'A. suggère – il est vrai en reconnaissant la hardiesse de la proposition, tout en considérant qu'elle est plausible – que « la divinité » qui préside au destin du monde est également celle qui « dirige » le mélange élémentaire. Aristote et Théophraste citent le fragment en taisant apparemment le sujet de ἔχει κρᾶσιν. S'ils avaient eu sous les yeux un texte qui faisait de « la divinité » le sujet de ἔχει, ils ne pouvaient pas ne pas la mentionner. Pour eux, il était clair que le sujet s'extrayait du contexte, et qu'il s'agit donc de νόος. La valeur des deux verbes, dont il est, par hypothèse, sujet, le confirme : le *noos* « tient » ou, plus justement sans doute, comme le suggère l'A., « dirige » le mélange des impressions sensibles<sup>29</sup>. « A la façon dont, chaque fois, l'intelligence (*noos*) coordonne le mélange des organes souples des sens, c'est de cette façon qu'elle se tient

<sup>29</sup> Tout le passage évoque une métaphore marine : le *noos* dirige le corps dans l'espace comme un pilote dirige un navire en mer. Il « coordonne » la manœuvre.

aux côtés des hommes et leur offre un appui ferme. » Car *παρίσταμαι* ne signifie pas simplement « venir se placer auprès de quelqu'un », mais le faire « pour l'assister ». L'emploi du parfait laisse entendre que l'assistance de l'intelligence est d'une absolue fermeté.

Parménide ajoute une précision : *τὸ γὰρ αὐτό ἔστιν ὅπερ φρονέει μελέων φύσις ἀνθρώποισιν καὶ πᾶσιν καὶ παντί· τὸ γὰρ πλεόν ἐστὶ νόημα*.

De manière abusive, l'A. réduit le sens de *φρονεῖν* à celui de *νοεῖν*. Si une langue recourt à deux mots pour décrire des activités relevant d'un même domaine, ici une activité intellectuelle, c'est qu'elle découpe, dans ce domaine, des comportements qui ne se superposent pas exactement. Nous avons précisé dès le début quelles significations véhicule la notion « *νοεῖν* » (« exercer son intelligence pour se sortir d'un mauvais pas »). En français, « réfléchir » est le verbe qui permet le mieux de laisser entendre la notion que comporte le verbe grec *φρονεῖν*. L'activité en jeu est celle de la maîtrise des réactions émotionnelles par les *φρένες*, le suspens de l'action, l'examen de la situation, bref « la réflexion ». L'intelligence assiste à cette réflexion et l'assiste.

La réflexion est le produit d'une *μελέων φύσις*, d'une croissance (« action de faire croître ») dont les *melea* sont le siège et les agents (génitif de provenance). Or cette *phusis* produit le même résultat « pour tous les hommes et pour tout l'homme » : elle est donc sous la conduite d'un guide qui, à l'intérieur de la sphère corporelle individuée, coordonne la diversité des sens et exerce la même fonction en tout homme. Etant donné l'emploi de l'article *τὸ αὐτό*, le syntagme, cette fois pronominal, est sujet de la proposition : « Ce qui est la même chose pour tous les hommes et pour tout l'homme, c'est la réflexion élaborée à partir des organes des sens ». Il y a, en l'homme, un principe qui unifie la diversité sensible. En tout homme et pour tous les hommes, il y a quelque chose, le *noos*, l'intelligence, qui fait que leur réflexion à l'appui de ce qu'ils perçoivent aboutit au même point.

Pour tout homme, le résultat est donc le même : *τὸ γὰρ πλεόν ἐστὶ νόημα*, ce qui pourrait signifier : « Car le plus est un plan d'action » (« une idée » ? « une pensée » ?) Si tel était le produit de la réflexion parménidienne, il aurait de quoi nous rendre songeurs. Mme Marcinkowska-Rosól pense résoudre la difficulté en faisant de *πλεόν* un

adverbe. Le gain est mince (« Cela est plus une pensée ») et l'ordre syntaxique en grec autorise difficilement cette interprétation.

Πλέων est susceptible de plusieurs lectures : ce peut être un comparatif neutre, comme on l'interprète habituellement ; ce peut également être un participe présent neutre ou une terminaison de l'imparfait, assurément, pensera-t-on, du verbe πλέω, « naviguer » (*plew-on* > *pleon* : voir, par exemple, *Od.* 7, 267 au sens de « je naviguais »). Il est exclu que nous puissions évoquer ce verbe dans le contexte.

Or sur le thème verbal de πέλομαι existe une forme active dont l'*Illiade* (XII, 11) offre au moins une trace, sous la forme ἔπλε(ν). Πέλομαι dérive de \**k<sup>w</sup>el-*, qui, dans sa notion comporte l'idée de « faire un tour complet » (voir ci-dessus) / « aller et venir » / « circuler ». Je propose l'hypothèse qu'il a existé, sur le thème verbal \**pel-*, la formation d'un causatif par suffixation –ey<sup>30</sup> (/ej/), πελέω (\**pel-ej-ō*) « je fais aller et venir » / « Je favorise les allées et venues » / « Je fais tourner en rond », à partir du degré zéro du radical (\**pl-ej-ō*). Une formation causative est susceptible des trois diathèses, celles de l'actif, du moyen et du passif. Frottons l'hypothèse à quelques exemples de la langue épique, puis à l'occurrence du chant XII de l'*Illiade*.

Les Achéens résistent mal à la poussée des troupes troyennes. Un conseil est convoqué ; Diomède y prend la parole pour repousser vigoureusement la proposition d'Agamemnon, de renoncer à la guerre. Nestor lui répond (*Il.* 9, 53-4) : Τυδεΐδη περι μὲν πολέμῳ ἔνι καρτερός ἐσσι, / καὶ βουλῇ μετὰ πάντας ὁμήλικας ἔπλευ ἄριστος. L'accusatif μετὰ πάντας ὁμήλικας après ἔπλευ interprété comme un verbe d'état, substitut du verbe « être », est exclu. Interprété comme moyen causatif, ἔπλευ a la valeur d'un verbe de mouvement et signifie : « Tu faisais que tu allais et venais... », soit : « Tu te démenais, allant et venant parmi tes compagnons d'âge, le meilleur pour leur donner un conseil... ». Je considère que le groupe prépositionnel construit avec l'accusatif n'autorise

<sup>30</sup> Certes, les traces de cette formation d'origine indo-européenne, la plus clairement attestée en sanskrit, sont rares en grec. La formation des modes secondaires (subjunctif, optatif) de parfaits anciens (εἰδέω / εἰδείην) ainsi d'ailleurs que celle du temps passé du parfait (ἤδειν = \**weid-ei-n*) s'expliquent par le suffixe causatif –ey. Le parfait grec ancien a hérité de valeurs indo-européennes complexes, qui lui permettait d'exprimer l'intensité (d'où son emploi pour exprimer la répétition jusqu'à l'obtention d'un résultat), le redoublement agentif (autre modalité de l'intensité : je fais tout ce que je peux pour...) et la causativité, une modalité du redoublement agentif (quelque chose me fait faire).

d'autre interprétation de ἔπλεω que celle d'un verbe de mouvement. Je pose donc une base \**pl-ej-*, « faire aller et venir » / « faire tourner en rond », à la deuxième personne du parfait moyen \**eplejeso* (« tu faisais que tu allais et venais ») > *eplejeho* devenant, par syncope de /e/ et amuïssement de l'aspiration, \**epljeo* : υ est une écriture de o articulé /w/ devant une voyelle avec laquelle il forme une seule syllabe (/wa/ en contexte<sup>31</sup>), d'où la figure finale *ep-ljew-*. .

Il existe, dans l'*Iliade*, plusieurs occurrences de la forme ἔπλεω, devant voyelle ou monosyllabique, ἔπλεω. J'en examinerai ici un autre exemple. Thétis, accourue à l'appel de son fils, après avoir écouté ses doléances, lui dit (*Il.*1, 417-18) : νῦν δ' ἄμα τ' ὠκύμορος καὶ οἴζυρός περὶ πάντων / ἔπλεω. Ἐπλεω est nécessairement une forme du passé, que Mazon ne peut pas ne pas interpréter comme s'il s'agissait d'un présent étant donné sa lecture de νῦν δέ par « maintenant ». Dans l'hypothèse où il s'agirait d'un aoriste second, il est exclu que son usage en contexte entre dans la catégorie des aoristes gnomiques. Thétis ne prononce pas une sentence découlant de l'expérience commune, mais formule un jugement sur la situation dans laquelle se trouve son fils. Mazon traduit : « Te voilà (« tu es ») aujourd'hui non seulement voué à une prompte mort, mais encore misérable entre tous. » Il fait donc comme si le texte portait ἔσσι. Si c'est ce que l'aède avait voulu dire, il ne lui était pas difficile d'adapter le mètre à ce sens. Interprétons cet imparfait comme le temps passé duratif d'un causatif à la voix moyenne (*eplejeho* > par syncope *epljeo*, /lj/ formant un agglomérat), nous obtenons : « Mais en réalité en même temps que tu étais prompt à t'emparer de ta part<sup>32</sup>, plus que tout, tu te faisais

<sup>31</sup> Toutes les occurrences du type μὲν / σεῦ etc. attestent une articulation monosyllabique d'une suite de deux voyelles (εο) normalement dissyllabique ; εο ne peut devenir monosyllabique que si o s'articule de manière analogue à un glide ; sur le plan articulatoire, le glide le plus proche de /o/ est /w/ ; εῦ se lira donc *e-w* ou *ew-w* devant voyelle, *ew-* devant consonne.

<sup>32</sup> Ὠκύμορος est traduit conventionnellement par « à la prompte mort ». Ce sens est au moins inapproprié au contexte (à ce moment de l'action, Achille n'est pas encore sous le coup du destin qui le condamne à mourir *juste après* Hector. Il croit savoir qu'une longue vie lui est encore promise). Achille est le plus prompt « à prendre sa part » du butin, dans un sens positif (il est l'homme le plus efficace au combat ; ses coups sont infaillibles) et dans un sens négatif : il veille jalousement à ce que ses prérogatives soient respectées. Il est prompt à la riposte si quelqu'un fait mine de le léser. Il gronde comme un chien qui ronge son os tenu sous sa griffe. Achille n'est qu'un fils à sa maman, enfant gâté, persuadé de sa supériorité en tout, de ces individus qui empoisonnent l'humanité, devant qui, hélas, elle bave. L'aède de l'*Iliade* était d'une qualité et d'une noblesse qui lui interdisaient toute complaisance devant ce genre de personnage. Son chant n'est pas la célébration du bruit et de la fureur d'un matamore : il est un acte de confiance en la

désormais tourner en rond (tu faisais que désormais tu tournes en rond) en gémissant ! » Nous y avons gagné en vérité et en sens : Thétis, sa mère, ose dire à son fils – elle n’est pas tout à fait une mère gâteuse – qu’il est responsable de la situation où il se trouve, à cause de sa précipitation *et de son avidité*, de gloire, sans doute, mais aussi de richesse.

Un troisième exemple me paraît paradigmatique des absurdités masquées, héritées des explications des scolastes, auxquelles conduit l’interprétation selon laquelle ἔπλετο est, en tant qu’aoriste second, le plus souvent d’emploi gnominique, l’équivalent de ἐστί. Voici l’exemple (*Iliade*, 2, 480-2) :

ἦύτε βοῦς ἀγέληφι μέγ' ἔξοχος ἔπλετο πάντων  
ταῦρος· ὃ γάρ τε βόεσσι μεταπρέπει ἀγρομένησι·  
τοῖον ἄρ' Ἀτρεΐδην θῆκε Ζεὺς ἡματι κείνῳ...

Mazon traduit : « Tel le taureau qui prime au milieu du troupeau entre les autres bêtes et se détache nettement des vaches autour de lui groupées, tel Zeus a fait l’Atride en ce jour-là... » Le concept de « bovin taureau » (βοῦς ... ταῦρος), qui serait au mieux une tautologie<sup>33</sup>, au pire un méchant oxymore (« un taureau bœuf») est élégamment escamoté. Il faudrait supposer, selon la traduction, que notre « bovin taureau » se trouve au milieu d’un troupeau non de vaches, mais de taureaux (πάντων, masculin). Kirk (*The Iliad : A commentary*. Volume I : books 1-4, 1985, chant 2 au vers 480) se garde soigneusement de tout commentaire grammatical de la phrase. Avec raison, puisque, bien avant lui, Ameis, en cette sourcilleuse attention des savants du 19<sup>e</sup> siècle à toutes les questions

---

capacité des hommes à se laisser gouverner par l’intelligence (le *noos*). Parménide est un héritier d’Homère.

<sup>33</sup> Rémy Viredaz me signale l’existence du syntagme ἄρσιν βοῦς (« bovin mâle ») dans l’*Iliade* et l’*Odyssée*, au génitif ou à l’accusatif, mais jamais au nominatif. La métonymie, car il s’agit d’une métonymie (désignation de l’espèce – taureau – par le terme générique – bovin – dont est extrait le trait distinctif – mâle) se dit aussi des chevaux et des moutons (ἄρσενος οἰός). Si l’aède avait voulu employer la métonymie dans le contexte (βοῦς ... / ἄρσιν en début de vers), du point de vue métrique la chose lui était au moins aussi aisée que la formule ταῦρος· ὃ γάρ τε βόεσσι... Il lui suffisait de dire : ἄρσιν ὅς τε βόεσσι, etc. Manifestement, il n’avait pas à l’esprit de parler de « bovin mâle » - sous βοῦς il ne pensait pas à « bovin », mais à des « vaches » – et il n’avait nul besoin de construire une notion, à moins de plaisanterie, qui pouvait être entendue au sens de « bœuf taureau ». Il est possible que la comparaison soit ironique, elle n’est certainement pas scabreuse. Je suppose connu du lecteur le mouvement des vaches en troupeau, poursuivies par un taureau en période de rut.

de grammaire, avait proposé une solution, apparemment à tous les problèmes soulevés par la comparaison (voir Ameis, *Homers Ilias*, 4<sup>e</sup> édition de Hentze, 1884, aux vers) : « βούς mit der appositiv folgenden Species ταῦρος, Bullochse (« un bœuf-taureau », un concept absent des simples dictionnaires de langue allemande) - ἀγέληφι lokaler Dativ : in der Herde. – μέγα bei weitem, sehr [...]. - ἔπλετο gnomischer Aor [...]. » Ameis ne craint pas d'introduire dans la langue allemande un concept qui n'existe pas et qui, à mon humble avis, tente de donner apparence d'existence, purement nominale, à un *adunaton*. Il n'y eut qu'un scholiaste pour associer un « bovin », ou un « bœuf », à un « taureau ». Que ἀγέληφι soit « locatif », c'est ce que la terminaison –φι, instrumentale, ne permet pas de soupçonner. Certes nous lisons dans une autre comparaison – et c'est la seule autre occurrence de ἀγέληφι dans la langue épique jusqu'à Oppien – (*Il.* 16, 487) ἦϋτε ταῦρον ἔπεφνε λέων ἀγέληφι μετελθών... ἐν εἰλιπόδεσσι βόεσσι. Dans cette comparaison, le locatif, c'est le groupe ἐν εἰλιπόδεσσι βόεσσι : « le poursuivant au milieu des vaches aux jambes torses » ; ἀγέληφι a une valeur modale : « Comme un lion, le poursuivant *en groupe*, a tué un taureau... ». Dans l'occurrence du chant 2, le syntagme a également une valeur modale : βούς « en troupeau ». Ce ne peut être « un bovin taureau en troupeau » (de taureaux) ; ce ne peut être que « des vaches en troupeau » ; ἀγέληφι forme un concept, avec βούς, un accusatif pluriel. Puisque ἔπλετο est construit avec un groupe complément à l'accusatif, il est exclu que cette figure verbale soit interprétable comme un « aoriste gnomique » – je ne vois d'ailleurs pas ce que pourrait avoir de gnomique le constat que la taille d'un taureau dépasse celle des vaches ou que les pierres tombent. Un aoriste gnomique porte sur un fait de l'expérience humaine et non sur un trait invariable du monde physique : il signifie qu'une première fois telle action a entraîné tel effet, et qu'il en sera habituellement ainsi.

L'actif πέλει est un verbe d'état à une seule valence (celle du sujet) : « la terre tourne ». Seule une construction causative permet de transformer un verbe d'état en verbe à deux valences : « le potier fait tourner la girelle (avec la main ou le pied) ». La construction : « ταῦρος μέγ' ἔξοχος πάντων ἔπλετο βούς ἀγέληφι » implique une transformation causative de la base \*pl-, soit une formation \*pl-ej-, temps passé duratif moyen à la troisième personne, \*eplejeto ; ἔπλετο résulte d'une syncope intérieure de /e/, d'où \*ep-lje-to. La syncope est à interpréter comme une

procédure interne au grec de manière générale, d'un usage dont la langue épique pouvait tirer profit au même titre que de celui de l'apocope ou de l'élision<sup>34</sup>, lorsqu'il s'agissait d'adapter un mot ou un syntagme au mètre. Dans une figure de mot telle que celle dont je fais ici l'hypothèse, *\*eplejeto*, constitué d'une suite de trois ou quatre syllabes brèves, si l'aède voulait exprimer l'idée de « faire tourner », le seul moyen qu'il avait à sa disposition c'était précisément la *syncope* (*\*ep-lje-to*), que l'usage n'excluait pas. On peut même déduire la règle selon laquelle, dans un mot, lorsque deux voyelles identiques se suivent (ici /e/), que la voyelle finale de mot ne peut s'élider (désinence verbale -o), il peut être fait l'ellipse d'une voyelle à l'intérieur du mot dans son articulation (*\*ep-l-je-to*). L'épopée a réussi à intégrer des tribraches (trois brèves de suite) me dira-t-on, et c'est ce que Rémy Viredaz m'objecte, en arguant de l'adjectif ἀθάνατος. En vérité, le traitement métrique de cet adjectif confirme l'étymologie que propose Chantraine (*DELG*, s.u. θάνατος) et donc la présence, en troisième position, du phonème /w/, permettant la fermeture de la première syllabe et donc la formation d'un dactyle (le mot était articulé *\*adh-wa-na-tos*). Dans *\*eplejeto*, le même effet ne pouvait être obtenu que par syncope (*\*eplj-*). La syncope devant un glide (/w/ et /j/) permettait, selon le besoin, soit l'allongement de la syllabe qui précédait (*\*ken-w-*), soit l'économie d'une syllabe (*\*kene-w- > ke-nw-*).

La comparaison signifie donc : « Comme un taureau, dépassant tous les autres de loin par sa taille, aurait fait aller et venir (tourner en rond) les vaches en troupeau – car un taureau se distingue par sa taille au milieu des vaches rassemblées – Zeus, ce jour-là, rendit tel l'Atride... ».

Prenons un nouvel exemple qui montre que ἔπλετο doit s'interpréter comme un imparfait et non comme un aoriste second. *Iliade* 8, 556 : ὡς δ' ὄτ' ἐν οὐρανῷ ἄστρα φαεινὴν ἀμφὶ σελήνην / φαίνεται ἀριπρεπέα, ὅτε τ' ἔπλετο νήνεμος αἰθήρ. A un imparfait dans une proposition temporelle répond nécessairement un imparfait dans la proposition *coordonnée* de même type (temporel) : si φαίνεται est un

<sup>34</sup> Sur la syncope des voyelles brèves en grec (i/u ; e/o) voir Szemerényi, O. *Syncope in Greek and Indo-European and the Nature of Indo-European Accent*, Naples, 1964. Voir notamment la remarque de la page 258, où l'auteur conteste l'idée reçue selon laquelle la syncope serait rare en grec. L'un de ses premiers examens des syncopes de /e/ porte sur κενερός (pp. 101-102) ; il mentionne l'occurrence *Od.* 22, 249, καὶ δὴ οἱ Μέντωρ μὲν ἔβη κενὰ εὐγμᾶτα εἰπῶν, que je propose de réécrire : καὶ δὴ / οἱ Μέν / τωρ μὲν ἔ / βη κεν / Ϝ' εὐγμᾶτα / Ϝειπῶν.



imparfait, ἔπλετο, dans le contexte, introduit par la même conjonction, est également un imparfait : « Chaque fois que les étoiles apparaissaient étincelantes dans le ciel autour de la lune et que l'éther encalminé continuait sa ronde ... ». Ainsi en était-il chaque fois que... Dans le contexte, ἔπλετο est issu de \**e-plj-e-to* ; il est à l'imparfait, et il a donc vraisemblablement une valeur causative : malgré l'absence de tous les vents, quelque chose faisait que l'éther, le milieu des étoiles, poursuivait sa ronde.

Si ἔρσεο appartient effectivement au même radical que ἐρέθω (voir Chantraine, *DELG*, s.u.), la forme résulte d'une syncope. *Odyssée* 19, 520 δενδρέων ἐν πετάλοισι καθεζομένη πυκινόισιν... Qu'est-ce qui est le plus artificiel, l'hypothèse d'une synizèse –έων ou la forme attique, issue d'une syncope, δένδρων, ne laissant supposer aucune gymnastique spéciale des points d'articulation buccale, mais juste un date tardive (VI<sup>e</sup> siècle) pour la composition et la dictée de l'*Odyssée* ? Je ne vois pas comment la suite δενδρέω ἐφεζόμεν- (*Iliade*, 3, 152 ; Hésiode, *Les travaux et les jours*, 583), dont la leçon adoptée par les éditeurs, avec une hypothèse d'une synizèse, c'est-à-dire d'un tour de passe-passe articulatoire, est héritée d'Aristarque, peut être lue autrement que δένδρφοι ἐφεζόμεν- (*den-drwo-je- / fes-do-me-*), c'est-à-dire en considérant que la figure de mot est la figure attique, résultant d'une syncope de /e/, que la graphie ω est mise pour /woi/, que /oi/ est donc la terminaison du locatif ou du datif béotien, enfin, bien sûr, qu'un agglomérat peut être constitué d'une suite de trois consonnes (/drw/). Le vers Μηριόνης τ' ἀτάλαντος Ἐνυαλίω ἀνδρειφόντη (*Il.* 2, 651, etc.) ne peut être scandé que si ἀνδρειφόντη est écrit ἀνδριφόντη et articulé de la manière suivante : *Mē-ri-o /nēs-t-a-ta-/lan-to-s e-/nū-a-li-/ō-ja-ndri-/fon-tēj*. L'hypothèse d'une synizèse monosyllabique ω α est une fiction ; elle ne peut aboutir qu'à l'articulation de deux syllabes ; un agglomérat /ndr/ relève de l'ordre des possibles d'une articulation phonématique.

Après ce détour, je reviens à l'occurrence du chant 12, 11. Plusieurs manuscrits proposent la lecture ΕΠΛΕΥ ; le sujet du verbe, inanimé, rend improbable le moyen. Il vaut donc mieux retenir la leçon de Ludwig, ΕΠΛΕ(N). Le contexte (12, 10-12) est le suivant : ὄφρα μὲν Ἐκτωρ

ζωὸς ἔην καὶ μῆνι' Ἀχιλλεύς / καὶ Πριάμοιο ἄνακτος ἀπόρθητος πόλις  
ἔπλε(ν) / τόφρα δὲ καὶ μέγα τεῖχος Ἀχαιῶν ἔμπεδον ἦεν.

L'aède suggère peut-être plus qu'une allitération, une figure étymologique, en rapprochant Πόλις de ἔπλε(ν). Une *polis* est l'habitat qui, si nous acceptons le rapprochement qui nous est proposé, assure la sécurité des habitants dans *leurs allées et venues*, dans les activités de la vie quotidienne. L'aède dit-il simplement que la circonvallation élevée par les Achéens pendant une trêve resterait inébranlable « aussi longtemps que Hector serait vivant, qu'Achille bouderait dans son coin et que la ville de Sire Priam *serait* maintenue sauve » ? Ἔπλε(ν) est-il un aoriste second, équivalent du passé duratif du verbe « être » ? Dans une proposition subordonnée temporelle où les deux premiers verbes coordonnés sont à l'imparfait (au passé duratif : ἔην καὶ μῆνι(ε)), le troisième verbe, qui leur est également coordonné, est logiquement à l'imparfait. Si l'aoriste ἔπλε(ν) est l'équivalent de ἦεν, l'aède n'avait aucune raison de substituer une forme verbale, dont l'emploi est incorrect du point de vue de la logique temporelle, à une autre, qu'il avait à sa disposition et qui était parfaitement possible sur le plan métrique. L'aède voulait-il éviter la répétition de la même forme verbale ? Il n'improvisait pas selon des règles pertinentes à la littérature écrite.

Je lis Πριάμοιο ἄνακτος ἀπόρθητος πόλις ἔπλεν « (aussi longtemps que) la ville du roi Priam favoriserait les allées et venues (des habitants) » : ἔπλεν au sens de « favoriser les allées et venues (des habitants) » s'explique à partir de \**ple-j-ō*, de la manière suivante : \**epleje* donne, par syncope de /e/ intérieur > *eplje(n)*. L'aède articulait ce qui est écrit ἔπλεν /*ep-ljen*/ (/lj/ formant un agglomérat). Je fais l'hypothèse que la suite /je/ était primitivement écrite –H (ΕΠΛΗ(N) / ΕΠΛΗΤΟ) comme dans ΗΡΑ / ΗΒΗ (je retiens l'hypothèse d'un radical \**jer-* pour le nom de la déesse souveraine ; ΗΒΗ dérive de \**jeg<sup>w</sup>ā*). Le passage à ΕΠΛΕΝ / ΕΠΛΕΤΟ s'est opéré après la réforme de l'orthographe athénienne à la fin du V<sup>e</sup> siècle. Quoi qu'il en soit, à ce moment-là, /j/ initial était devenu simplement aspiré (voir le relatif ὄς par exemple) ; il s'était amui à l'intérieur du mot.

Parménide lui-même emploie deux formes de l'infinitif, Πέλειν et Πελεῖν. Pour la seconde, on posera une formation causative durative de

l'actif \**pl-ej-*, « faire aller et venir », au participe duratif neutre πλέων (\**ple-jo-n*)<sup>35</sup>.

Selon cette hypothèse, la formule de Parménide signifie : « Car ce qui met en mouvement (pour les allées et venues des activités quotidiennes), c'est la réalisation d'un dessein. » Sur une traduction du type : « Car le plus est une idée » ou « une pensée » ou « un dessein », il me semble que le gain est en faveur de la qualité intellectuelle de Parménide.

Je propose de l'ensemble du fragment la traduction que voici : « A la façon dont à chaque fois l'intelligence mélange (les données sensibles) des organes des sens, souples et qui s'adaptent de bien des manières, de cette façon elle se tient fermement aux côtés des hommes pour les assister. Ce qui est la même chose pour tous les hommes et pour tout l'homme, c'est la réflexion élaborée à l'appui des organes des sens. Car ce qui les (= les hommes) met en mouvement et les fait aller et venir, c'est la réalisation d'un dessein. »

#### Excursus : La palatale /j/ dans la langue épique

Les spécialistes de la langue épique et les homéristes se gausseront peut-être ou seront choqués de ce qu'implique l'articulation /*ep-ljen*/ avec une palatale : il n'est même pas besoin d'être un spécialiste pour savoir que l'articulation palatale /j/ avait disparu du grec dès la fin du second millénaire. Formulée ainsi, la proposition est fautive : l'articulation était encore vivante à l'époque archaïque et classique dans le dialecte béotien. C'est avec raison que Hodot<sup>36</sup> conteste les conclusions de Lejeune, fondées sur l'analyse des tablettes mycéniennes. Une étude en cours me conduit à proposer l'hypothèse que la langue épique des écoles hésiodiques et homériques a été élaborée d'abord en Asie Mineure, certes, mais ensuite dans un espace continental comprenant la Béotie, l'Eubée, l'Attique et probablement l'île de Kéos (Céos) : dans cet espace l'articulation des deux glides /j/ et /w/ était alors encore vivante à l'époque archaïque. Il est certain que /w/ était un phonème à part entière de la langue des aèdes des VII<sup>e</sup> et

---

<sup>35</sup> Aurait-il été écrit, primitivement, πλέων (ω = /jo/) ou πλήον (η = /ej/) ?

<sup>36</sup> Hodot, R. (1990) *Le dialecte éolien d'Asie. La langue des inscriptions (VIIe s.a.C. – IVe s. p. C.)*, Paris et (2006) « Un point de vue sur le lesbien » in Brixhe-Vottéro, *Peuplements et genèses dialectales dans la Grèce antique*, Nancy, pp. 155-179.

VI<sup>e</sup> siècles, époque de la composition de la *Théogonie*, de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* (selon, du moins, ce que je pense avoir montré<sup>37</sup>). Je tirerai la même conclusion en ce qui concerne le yod (/j/).

La preuve la plus évidente de l'articulation palatale dans l'hexamètre dactylique est le traitement des diphtongues -αι / -ει/ -οι/ à la frontière de mots, devant consonne ou voyelle initiales : entre consonnes, jamais elles ne sont abrégées ; elles ne peuvent l'être, et cela pas nécessairement, que devant voyelles. Autrement dit une suite (*Il.* 1, 17) Ἀτρείδαι τε καὶ ἄλλοι ἑὺκνήμιδες Ἀχαιοί (en gras les diphtongues) s'articulait conformément à la règle que toute syllabe fermée (le second timbre d'une diphtongue ferme la syllabe) est longue : *at-re-i-/ **daj-te-ka-/ jal-lo-je-/ uk-nē-/ mī-de-sa-/ **khaj-joj.*****

1. La *résolution de la longue en syllabe brève* (καὶ ἄλλοι ἐ-) implique le détachement de -ι du timbre vocalique avec lequel il forme une diphtongue (-αι / -ο) afin d'ouvrir la syllabe et donc l'abréger ;
2. cela est rendu possible par sa liaison avec la syllabe initiale vocalique suivante (-ια) ; la suite était nécessairement articulée *en une seule syllabe* (l'articulation /i-a/ aurait compté pour deux syllabes) ; elle ne pouvait l'être que parce que, à l'initiale de syllabe, /i/ devant voyelle se palatise et s'articule comme un phonème de transition, soit comme un glide, /j/ en l'occurrence. Chacun sait que l'écriture grecque de la voyelle /i/ est celle du yod hébraïque. Enfin si dans Ἀχαιοί, en syllabe intérieure -αι vaut une longue quoique précédant un timbre vocalique, c'est parce que /i/ était traité comme un glide en fin et à l'initiale de syllabes (/aj-jo/), conformément à l'étymologie : *akhai-woi > akhaj-joi.*

<sup>37</sup> In *Gaia*, 8, Grenoble (2004) et 9 (2005) : « Remarques sur quelques aspects linguistiques de l'épopée homérique et sur leurs conséquences pour l'époque de fixation du texte ». Mon argumentation repose sur des thèses liées entre elles : la composition de l'épopée homérique est orale ; dans ce cadre, s'il apparaît qu'un aède utilise un phonème (/w/), il respecte nécessairement en tous contextes la figure phonétique des mots comprenant ce phonème : un phonème ressortit au plan de la langue et non à celui du discours ; l'aède prononcera en tous contextes phonétiques /wanak-/ ; /w/ peut être intégré dans un agglomérat à deux (/nw/ /dhw/) ou trois phonèmes (/drw/) ; toute syllabe est brève qui est ouverte et s'achève sur une voyelle brève, quel que soit le nombre de ses consonnes initiales (/ndri/) ; /w/ est un glide qui tantôt joue le rôle de frontière de syllabe (consonne), tantôt s'agglomère avec une autre consonne. Le fonctionnement de /j/, autre glide, est exactement analogue à celui de /w/.

Des formules comme πόντια Ἡβη / πόντια Ἡρη dans lesquelles – α ne s’élide pas à la différence de ce qui se passe, par exemple dans πόντι’ Ἐνυώ, laisse supposer, à l’initiale de ces deux noms propres, un phonème qui peut jouer un rôle consonantique, soit la palatale /j/, que l’étymologie atteste au moins certainement dans le cas de Ἡβη.

#### Fragment 4

L’A. juge bon d’abord de résoudre la difficulté que présente la dernière proposition du fragment 4 : οὐ γὰρ ἀποτμήξει τὸ ἐὼν τοῦ ἐόντος ἔχεσθαι / οὔτε σκιδνάμενον πάντη πάντως κατὰ κόσμον / οὔτε συνιστάμενον. Elle adopte (p. 210) la solution de Zeller et fait de τὸ ἐὼν le sujet de ἀποτμήξει, traité comme un verbe d’état. Cela permet de comprendre : « Denn das Seiende wird sich vom Zusammenhang mit dem Seienden nicht abtrennen, weder indem es sich überall gänzlich über die Welt zerstreut, noch indem es sich zusammenballt. » Le sens de la phrase est reconstitué par intuition plus que par le raisonnement grammatical. La solution de Zeller n’est fondée sur aucun usage intransitif du verbe. En outre οὐ γὰρ ἀποτμήξει τὸ ἐὼν τοῦ ἐόντος ἔχεσθαι, ne peut que signifier, en adoptant l’hypothèse présente, que : « L’étant ne se détachera pas (se coupera pas) de l’étant *pour lui être attaché* » ! La présence de ἔχεσθαι embarrasse de manière générale les interprètes : la solution désespérée est d’en faire un infinitif épexégétique. Autant dire qu’on lui fait jouer un rôle de remplissage du mètre.

Reprenons tout le fragment :

λεῦσσε δ' ὁμῶς\* ἀπεόντα νόωι παρεόντα βεβαίως·  
οὐ γὰρ ἀπὸ τμήξει\*\* τὸ ἐὼν τοῦ ἐόντος ἔχεσθαι  
οὔτε σκιδνάμενον πάντη πάντως κατὰ κόσμον  
οὔτε συνιστάμενον.

\*ὁμως éditeurs : ὁμῶς correction personnelle

\*\*ἀποτμήξει éditeurs : ἀπὸ τμήξει correction personnelle.

Je traite, selon la proposition de Diels (1897) τμήξει comme une deuxième personne du futur moyen (l'aoriste moyen est attesté). Ἄπό, préverbe, ne se rattache pas à τμήξει, mais à ἔχεσθαι. C'est la seule hypothèse qui permette de rendre compte de l'emploi de l'infinitif et de toute la syntaxe de la phrase. Je n'ai pas vu qu'elle ait été proposée par aucun éditeur ou commentateur. L'emploi du verbe τμήξει à la deuxième personne du futur moyen décèle une note d'humour de la part de Parménide.

« Regarde ce qui est absent comme étant, grâce à l'intelligence, en même temps fermement présent. En effet tu ne te découperas pas (un morceau) d'étant en sorte qu'il se détache de l'étant, soit que (alors) il se disperse totalement partout dans le monde, soit qu'il se rassemble sur lui-même. »

Le premier vers est-il une invitation à la contemplation de l'être ? J'y vois plus sobrement l'indication d'une méthode : y a-t-il sous la surface dorée de la couronne du plomb ? Exerce ton intelligence sur les perceptions sensibles : tu le *sauras*. Tu verras en pleine lumière l'absent présent.

La relecture de Parménide sous l'impulsion de Mme Marcinkowska-Rosoł pourra se résumer de la manière suivante :

- s'il est possible d'envisager deux voies de la recherche de « l'être » - la voie qu'il est et celle qu'il n'est pas -, en vérité une seule est praticable.
- La déesse, guide d'initiation, conduira son élève en partant d'abord de la voie de « ce qui est », puis elle le fera à partir de la voie que suit le commun des mortels.
- Νοεῖν et εἶναι coïncident : le premier s'achève en quelque sorte au contact de l'être.
- La réussite d'opérations intellectuelles comme celles qui consistent à établir des rapports (λέγειν) ou inférer de manière pertinente ce qui sera (νοεῖν) impliquent que « de l'étant soit ». Le commun des mortels se laisse généralement gouverner par les impressions du moment.

- Νοεῖν s'achève au *noēma*, à la conception (qui peut être instantanée) d'un plan d'action. Le temps et les variations qui lui sont connexes (devenir, périr, être et ne pas être, changer de lieu, d'apparence) ne peuvent affecter « ce qui est » dans « ce qu'il est ».
- L'intelligence est ce qui assiste l'homme dans ses activités quotidiennes en ce qu'elle unifie les données des organes des sens.
- Elle est également ce qui se donne comme présent ce qui paraît absent (ce qui est invisible).

Le prologue du « poème » de Parménide permet de rattacher son auteur à une tradition ésotérique, cela paraît incontestable. Nous pouvons dès lors nous demander comment il se fait que l'initié ait composé un poème à la manière des aèdes – il a donc eu, lui aussi, la formation d'un maître de la narration épique – destiné non seulement à être entendu, mais encore à être récité / lu. Ecrire un moment d'une initiation, c'est l'arracher au cercle étroit de l'enseignement ésotérique. Nous pouvons donc faire l'hypothèse qu'il y avait, dans la conscience de Parménide, l'idée que la révélation dont il avait été le premier destinataire s'adressait potentiellement à tout lecteur et qu'elle n'était pas réservée aux membres d'une confrérie fermée. Il y a, dans le poème, un contenu universel : selon les leçons et (brèves) lectures que j'ai proposées dans ce qui précède, ce contenu concerne non d'abord l'être, mais le fonctionnement d'une activité mentale, l'intelligence, capable de saisir, sous les apparences, ce qui est. Je ferai volontiers du poème de Parménide le lointain ancêtre de *La Psychologie de l'intelligence* de Piaget.

#### *Appendice : χρεῶν ἐστὶ / χρέον ἐστὶ*

Dans le vers discuté, la suite de deux syllabes brèves, χρέον, est conforme au mètre. Il faudrait autrement supposer une synizèse qui reviendrait à assimiler χρεῶν à χρεῶ / χρειῶ. En outre χρεῶν = χρεῖ ὄν est un atticisme ; sur plus de deux cents des emplois attestés entre fin de la période archaïque et la période classique (Théognis, Pindare, les tragiques, Aristophane, Thucydide), je n'ai relevé qu'une seule fois la suite χρεῶν ἐστὶ, dans une pièce d'Aristophane.

Les données grammaticales sont les suivantes.

Sur la période examinée, alors que *χρεών* est absent de la langue épique, la locution est employée *exclusivement en construction absolue* (« accusatif absolu »), soit dans une proposition principale, soit dans une subordonnée. Voir par exemple, Euripide fragm. 413, 1 : *ἐπίσταμαι δὲ πάνθ' ὅσ' εὐγενῆ χρεών* (s.-e. *ἐπίστασθαι*). « Je connais tout ce qu'il y a lieu de connaître de ce qui est noble ». *Ion* 1120 : [...] *εἰ θανεῖν ἡμῶς χρεών*. « [...] s'il y a lieu que nous mourions ». Jamais, dans ce type de contexte, *χρεών* n'est employé avec *ἐστί*. L'expression de la potentialité a impliqué la construction *χρεών εἴη* (deux premières occurrences et uniques, chez Xénophon), qui a pu induire la construction à l'indicatif *χρεών ἐστί* (quelques cas sporadiques dans les *Lois* de Platon). Ces données suffisent à exclure la construction *χρεών ἐστί* dans le poème de Parménide.

Est-elle bien celle dont on doit faire l'hypothèse chez Aristophane ? Voici le texte et contexte (*La Paix*, 1026-1030) : TP. *Οὔκουν δοκῶ σοι μαντικῶς τὸ φρύγανον τίθεσθαι; / ΧΟ. Πῶς δ' οὐχί; Τί γάρ σε πέφευγ' ὅσα χρῆ σοφὸν ἄνδρα; Τί δ' οὐ σὺ φρονεῖς ὅπόσα χρε- / ὶων ἐστίν\** τὸν <γε> σοφῆ δόκιμον / φρενὶ πορίμῳ τε τόλμῃ;

Dans le même contexte, Aristophane emploie donc la locution primitive *χρή* : « Est-il quelque chose de ce qui requiert un habile homme qui t'ait jamais échappé ? » demande le chœur à Trygée. Il poursuivrait : « Est-ce que tu ne combines pas quoi que ce soit qui *est requérant* un homme réputé par son habileté et par l'audace de son esprit fertile ? » En admettant qu'Aristophane ait voulu répéter la notion sous les deux figures *χρή / χρεών*, il lui était aisé, la seconde fois de respecter l'usage (emploi absolu du participe neutre *χρεών*) par l'adjonction d'une particule du type de *μέντοι*, « à la vérité » au lieu de *ἐστί*. Les pratiques divinatoires constituent l'une des isotopies de l'échange entre le chœur et Trygée ; ce dernier demande à son interlocuteur : « – Est-ce qu'il ne te semble pas que j'ai disposé le petit bois à la manière d'un devin ? » Le chœur lui répond donc d'abord : « Comment aurait-il pu en être autrement ? Est-il quelque chose de ce qui requiert un habile homme qui t'ait jamais échappé ? » *Σοφὸν ἄνδρα* reprend, par métonymie l'idée de devin. *Μαντικῶς τὸ φρύγανον τίθεσθαι* indexe au contexte le thème de l'oracle, repris dans la



locution verbale *χρέων ἔστιν*, formée à partir du participe présent de *χράω*, « faire savoir » (par un oracle) : *χράον* > *χρήον* > *χρέων*. Etant donné le sujet (*ὄποσα*), ne devrions-nous pas avoir le participe en fonction d'attribut au neutre pluriel (*χρέωντ' ἔστι*) ? L'accord de l'attribut, comme cela est possible en grec avec tous les genres, *a fortiori* lorsque le sujet est un neutre pluriel, peut se faire selon le sens (accord logique) et non selon le nombre grammaticalement marqué. En voici des exemples : Xénophon, *Cyropédie*, 2, 1, 22 *ἔτι δὲ πρὸς τούτοις ἐννοήσας ὅτι περὶ ὀπόσων ἂν ἐγγένωνται ἀνθρώποις φιλονικία, πολὺ μᾶλλον ἐθέλουσι ταῦτ' ἀσκεῖν, ἀγώνας τε αὐτοῖς προεῖπεν ἀπάντων ὀπόσα ἐγίγνωσκεν ἀσκεῖσθαι ἀγαθὸν εἶναι ὑπὸ στρατιωτῶν...* . Nous dirions en français «[...] de toutes les choses qu'il (Cyrus) connaissait être bonnes à exercer par les soldats... », ce qui, en grec, se dit : « [...] de toutes les choses qu'il connaissait être *quelque chose de bon* à exercer... ». En revanche, ailleurs, le même auteur suit l'accord grammatical : *Hipparque*, 1, 26, 2 *εἰ δὲ καὶ ἄθλά τις δύναίτο προτιθέναι ταῖς φυλαῖς πάντων ὀπόσα ἀγαθὰ νομίζουσιν ἀσκεῖσθαι ἐν ταῖς θείαις ὑπὸ τοῦ ἵππικοῦ*. Platon, *Lois*, 642, d 2 s'exprime de la manière suivante : *θαρρῶν δὴ ἐμοῦ γε ἔνεκα λέγοις ἂν τοσαῦτα ὀπόσα σοι φίλον*. « Sans doute n'hésiteras-tu pas à expliquer, dans mon intérêt, toutes les choses qui te sont *φίλον* ». Egalement Galien, *In Hippocratis librum de officina medici commentarii III*, Volume 18b page 772 line 16 : *ὀπόσα τέ ἐστὶ καὶ οἷς τέ τισὶν αὐτῶν καὶ ὅπως χρηστέον*.

En tout état de cause, je considère que, dans le texte de Parménide, *χρεών* est une erreur de transmission soit pour l'adjectif neutre *χρεῖον* (> *χρέον*), qui signifie : « dont on a besoin », soit pour le nom *χρεώ* signifiant « le besoin ».

*Editeurs consultés des fragments de Parménide*

Beaufret, J. Parménide. *Le poème*, Paris, 1955

Bollack, J. Parménide. *De l'étant au monde*, Verdier, Paris, 2006

Cassin, B. *Sur la nature ou sur l'étant. La langue de l'être*, Paris, 1998

Conche, M. Parménide. *Le Poème : Fragments*. Texte grec, traduction, présentation

et commentaire, Paris, 1996

Cordero, N.-L. *Les deux chemins de Parménide. Edition critique, traduction, étude et*

*bibliographie*, Paris et Bruxelles, 1984

Coxon, A. H. *The fragments of Parmenides*. A critical text with introduction, translation,

the ancient testimonia and a commentary, Assen, Maastricht, 1986 ; édition

nouvelle élargie, Las Vegas, 2009, avec une nouvelle traduction.

Diels / Kranz. *Fragmente der Vorsokratiker*, I, cités d'après la 6<sup>e</sup> édition, sous la

responsabilité de W. Kranz (1951)

Gallop, D. Parmenides of Elea. *Fragments*. A text and Translation with introduction.

University of Toronto press, 1984

Heitsch, E. Parmenides. *Die Fragmente*, Darmstadt, 1991, 2<sup>e</sup> édition.

Hölscher, U. Parmenides. *Vom Wesen des Seienden*. Herausgegeben, übersetzt und

erläutert, Frankfurt, 1986 (2<sup>e</sup> édition).

Mourelatos, A.P.D. *The Route of Parmenides*, New Haven et London, 1970

Ramnoux, Cl. *Parménide et ses successeurs immédiats*. Paris, 1979

Cet article était rédigé quand est paru en août Parménide *Le poème*. Nouvelle traduction par Arnaud Villani avec la collaboration de Pierre

Holzerny, suivi de *Parménide ou la dénomination*, par Arnaud Villani, Paris. L'ouvrage est stimulant par la défense généreuse d'un Parménide ne soumettant pas la diversité des valeurs au diktat de l'Un.



